

LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XXXX, No. 211

FEVRIER
1958

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

UNE DEMANDE EN MARIAGE

Scène de la vie bourgeoise

Un lustre accrochait les regards de qui pénétrait dans le salon. D'habitude, le signe nationalement reconnu de l'aisance, est la suspension en simili-cristal qui oblige à un détour des personnes un peu grandes. Mais ce lustre en cuivre et aux dimensions raisonnables offrait une qualité rare qui compensait tout : il était artistique. Il figurait trois éléphants dont les trompes, retournées vers le haut, s'évasaient en calices où brûlaient des ampoules électriques. Ce n'étaient pas les frères de l'éléphant funambule que nos placards publicitaires montrent debout sur une chaise pour en éprouver la solidité. Ils ne faisaient pas de réclame à la ténacité du cuivre. Une malice de la providence, plutôt, avait monté ce lustre en symbole dans cette pièce.

Canapé, causeuse, fauteuils et sièges, bien alignés contre le rectangle des murs, avaient été choisis dans ce style — inventé par l'Orient cosmopolite — dont les sinuosités et les courbes pachidermiques prétendent passer pour une combinaison originale du Louis XV et du Louis XVI. On avait parfait l'imposante harmonie des meubles en les habillant d'une percale à gros ramages où le rose avait dû triompher jadis mais que le temps et la

poussière avaient affadi. Cela s'accommodait toutefois avec l'or terni qui moulait les accoudoirs, les dossiers et les pieds.

Deux personnes, parmi les quatre assises, embrassaient le salon de leurs regards satisfaits, à quoi se devinaient les maîtres du logis. Mari et femme voyaient sans doute le couronnement de leur vie dans cette réunion des signes conventionnels de la promotion bourgeoise. Ailleurs, ils eussent rougi de leur tapisserie décolorée, de leurs rideaux qui se confondaient avec les murs gris, tant la saleté s'y était incrustée à l'aise. Mais ils ne contemplaient que leurs meubles immenses et dorés, et les deux autres personnes qui leur faisaient face — un homme et une femme aussi — ne voyaient pas autre chose. Graves et compassés à titre d'invités peu familiers de la maison, ils trahissaient par des coups d'œil à la dérobée leur appréciation du clinquant massif qui les entourait et leur cachait le reste.

C'étaient le fils et la mère, à en juger par la différence d'âge et une ressemblance physique assez frappante. Petits et grassouillets ils étaient taillés en rondeur, selon l'esthétique des lieux. La mère était mieux proportionnée : un émule de Lhôte l'eût représentée par une agglomération de sphères disposées symétriquement. Le fils, planté sur un canapé, faisait penser à un cône, tellement son tour de taille était démesuré. Ce qui n'empêchait pas une prétention à l'élégance, dont témoignaient la perle de l'épingle à cravate et le volute délicat que formaient ses cheveux noirs et brillantins. A portée de sa main, sur un guéridon, des douceurs étaient empilées dans une corbeille en porcelaine où il puisait en un rythme nonchalant.

L'hôtesse, vis-à-vis de la mère, débordait sur

un fauteuil et mâchait. Son visage dégoulinait en poches graisseuses, écrasait puis enfonçait une ébauche de cou dans le décolleté d'une robe de faille vert bouteille, tendue à craquer par des vagues de chair qui fuyaient dans tous les sens et finissaient par refluer en flasques replis le long des jambes vers des mules ridiculement exigües. Il y avait dans l'accoutrement de cette femme une affectation de modernisme qui contrastait avec la sobriété vieux jeu de l'autre, entièrement vêtue de noir — manteau, bas et souliers — et qui s'enveloppait la tête d'un voile également noir. L'hôtesse, en revanche, avait conservé de l'ancienne mode l'habitude de porter aux bras une fortune en bracelets d'or qui tintinnabulaient au moindre mouvement et le goût des bagues qui vous en mettent plein la vue : elle avait enfilé au majeur gauche une améthyste géante enchassée sur une monture d'or à l'avenant de ses proportions généreuses.

A cette symphonie de volumes l'hôte apportait une fausse note. Il était maigre, au point qu'on eût juré qu'il avait toute sa vie prélevé sur soi les réserves adipeuses de sa femme. Tout dans sa physionomie, son maintien, criait l'extraction humble, les privations, les courbettes : il paraissait s'aplatir vers la terre. Ses épaules étroites s'affaissaient, les commissures de ses lèvres tombaient, sa grosse moustache pointait vers le bas et son nez busqué voulait rejoindre son menton. Le regard seul, mobile, perçant, pétillait de cette ruse des faibles dont l'existence est une acrobatie pour mériter les faveurs. L'hôte était volubile et sa voix, qui se voulait caressante, en arrivait à agacer à force d'être douceâtre comme les pâtisseries syriennes baignées de sucre et d'eau de rose. Il remercia trois ou quatre fois ses invités de leur visite qui avait honoré

sa maison, assura à la mère que feu son vénérable mari avait dû connaître, au ministère des Wakfs, un chef de bureau du nom d'Aly Bey qui était un petit cousin à lui et dont le frère n'était autre que l'actuel sous-secrétaire d'Etat à l'Education et il ajoute, en guise de plaisanterie, que sa famille avait été vouée à l'enseignement puisque lui-même était inspecteur principal d'histoire et que le docteur Farid, secrétaire de l'Université, avait épousé la tante maternelle de sa femme. En prononçant ces derniers mots, il s'était tourné vers le fils à qui il dit son bonheur d'apprendre qu'il travaillait à la bibliothèque de l'université, vu qu'il était établi, de notoriété publique, qu'elle servait d'antichambre au professorat à la Faculté des Lettres. L'hôte retenait mal sa jubilation de faire miroiter à son invité, par cet à propos qu'il s'applaudissait intérieurement d'avoir amené, le secours éventuel qu'il pourrait fournir à sa carrière. Le visiteur répliqua qu'il escomptait en effet obtenir sa nomination à la Faculté dès qu'il aurait soutenu son doctorat, chose qui n'allait plus tarder, sa thèse bénéficiant de l'intérêt du doyen Maher en personne, dont la caution ouvre toutes les portes et qui l'avait reçu chez lui pour le gratifier du titre prometteur de futur spécialiste de la nouvelle littérature égyptienne.

« Dieu vous assiste », reprit l'hôte qui s'avoua réjoui par cette floraison de jeunes talents en Egypte et qui félicita son interlocuteur pour l'avenir brillant qui l'attendait, car les membres du corps universitaire enseignant l'emportent sur les autres fonctionnaires à tous les points de vue depuis que le gouvernement a appliqué le nouveau barème des traitements.

« Avec un traitement initial de quarante livres, poursuivit l'hôte, on peut espérer un train de vie

fort enviable, surtout si la femme travaille un peu. Cela se pratique de plus en plus, n'est-ce pas ? Que voulez-vous, il faut marcher avec son temps. Je tiens à ce que mes filles reçoivent une instruction complète. Comment former des générations solides avec des mères ignorantes ? »

« Oui ! Mais pour dire la vérité rétorqua son interlocuteur, je suis un peu conservateur sur ce plan. Je ne compte dans ma famille ni cheikh ni Azhariste, j'ai fait mes études à l'université américaine, mais la femme que j'épouserai restera à la maison. Je n'ai besoin, Dieu merci, ni de sa dot, ni du salaire qu'elle m'offrirait en remplacement. En plus de mes appointements réguliers, je gagne une trentaine de livres par mois : c'est moi qui tiens la rubrique littéraire dans la revue de la radio, sans compter les nombreux programmes que je monte pour la Voix de l'Amérique. Je jure, par le Dieu de Gloire, que l'on vient de me proposer un poste à la Ligue Arabe avec un traitement de base de soixante livres et je l'ai refusé parce qu'il m'éloignerait du Caire et me priverait de ces activités supplémentaires qui élèvent mon prestige dans le monde. »

Il parlait et son ventre tremblotait d'aise et d'impatience. Il représentait, devant une offre pléthorique, une demande aujourd'hui parcimonieuse quand les filles à marier n'ont pas le sou. L'hôte allongea la mine. Celle que l'usage surnomme sa moitié, mais à qui ce terme ne convenait que par antiphrase, se hâta d'affirmer qu'elle pensait aussi que le premier devoir de la femme était d'entretenir son foyer et d'élever ses enfants, que l'exemple de mille épouses dévergondées qui côtoient chaque jour des hommes étrangers, sous prétexte qu'elles travaillent, révoltait les consciences orientales, qu'elle avait eu à cœur de donner à ses filles une

éducation religieuse efficace et que celles-ci n'étaient jamais allées au cinéma si ce n'est à celui de l'école.

— A Dieu ne plaise, continua la matrone, que mes filles sortent comme les Juives ou les Franques : je leur aurais tranché la gorge de mes mains. Notre famille a sa réputation dans tout le voisinage. Interrogez qui vous voudrez, on vous répondra que nous sommes de bons Musulmans. »

La mère du visiteur jugea qu'il était temps d'intervenir :

— Les gens m'ont répété à satiété que vous étiez dignes de la plus haute considération. En entrant chez vous, nous savions que nous entrions dans une maison honorable. »

— Dieu vous garde, répondit l'hôte, l'honneur de votre présence a rejailli sur elle.

La porte du salon s'ouvrit à ce moment, livrant passage à une petite servante, une enfant vêtue à la paysanne. Elle apportait le sirop rituel sur un plateau où miroirs et nickel rivalisaient de feux. La dégustation fut accompagnée de souhaits de bonheur et de prospérité. Les invités tournèrent une hyperbole sur l'excellence du sirop. La porte du salon, qui s'ouvrit une seconde fois, interrompit l'échange d'amabilités.

Une jeune fille apparut. A cette différence près qu'une robe en lamé blanc collait à son corps déjà plantureux, où l'on reconnaissait la projection homothétique, à une échelle moindre, de celui de la mère, la nouvelle venue eût passé pour une de ces poupées que les baraques en bois, hâtivement construites sur les places populaires à l'occasion du Mould, proposent à la convoitise des enfants, enrobées dans des feuilletts multicolores avec des têtes conçues de façon sommaire : sur un fond de

sucres blancs, quelques lignes noires désignent les traits du visage et une tache pourpre la bouche. La jeune fille s'était plaqué un masque de pan-cake livide, elle avait consommé pas mal de kohl et de rimmel pour cerner ses yeux, et, badigeonnées au rouge, ses lèvres saillaient un peu en avant. Malheureusement les bras, que laissaient à nu des manches japonaises, n'avaient pu être enduits de pan-cake et une profusion de poudre de riz n'avait réussi qu'à mûrir leur hâle naturel en un gris terreux accusé par la neige de la robe. A défaut d'un teint laiteux, l'embonpoint constitue un atout précieux, dont la jeune disposait en abondance, et capable de séduire plus d'un. Mais notre prétendant cessa de manger des friandises et afficha une expression maussade qu'il n'allait plus quitter.

L'hôte, persuadé que le ciel lui avait prédestiné un gendre, le couvrit de fleurs en le présentant à sa fille qui s'était assise les yeux baissés. Au lieu de renvoyer un compliment de circonstance, le prétendant demanda, avec quelque brusquerie, si elle suivait des cours à la Faculté de Commerce. Elle susurra qu'elle était étudiante à l'École Normale. Alors il fit entendre, toujours sèchement, qu'il y avait mal donne, parce que celle dont il s'était enquis était inscrite au Commerce.

Un silence suivit, pareil aux fumées âcres qui prennent à la gorge. Le visage de la jeune fille tourna au vert. Les secondes s'écoulaient, douloureuses. La mère du prétendant se dévoua pour couper court à la situation intenable que son fils avait créée. Elle usa de tous les ménagements possibles, ne tarit pas de louanges sur le charme de la jeune fille, regretta amèrement qu'elle ne fût pas l'élue de son Magdi, qu'elle excusa en mettant sur le compte de l'atavisme son obstination à suivre jus-

qu'au bout ses idées. Or on lui avait dit que la belle personne qu'il avait entrevue par hasard dans la rue la semaine précédente, et dont la seule vue l'avait conquis, était la fille d'Ahmed Bey, inspecteur au Ministère de l'Education Nationale, et étudiante à la Faculté de Commerce.

Ahmed Bey lançait à sa femme des œillades affolées. Elle eut un hâchement de tête à peine perceptible qui semblait marquer une approbation. Il remua dans son fauteuil, se lissa la moustache, se racla la gorge et expliqua d'une voix embarrassée qu'il s'agissait donc de sa fille cadette. Il bredouilla ensuite un long discours d'où il ressortait qu'il mettait son point d'honneur à ne pas causer à ses invités la plus petite déception, qu'il désirait plus que tout au monde qu'ils ne se fussent pas donnés en vain la peine de venir chez lui. Les phrases s'égrenaient, mais la conclusion tardait à se manifester. Soudain il se recroquevilla et, dans un semi-murmure où l'on décelait comme une meurtrissure, il dit son dédain pour les coutumes surannées qui exigeaient que les sœurs se mariassent dans l'ordre de leurs âges et il prétendit n'avoir aucun inconvénient à marier sa cadette Nadia, avant l'aînée. Aussitôt sa femme commanda à celle-ci, toujours prostrée, d'avertir sa sœur qu'elle s'habillât et se rendît au salon.

Pour meubler l'attente, Ahmed Bey, d'une voix un peu plus raffermie, entreprit une dissertation qui flétrissait la nocivité des vieux préjugés et glorifiait le progrès inévitable. Il se prenait au sérieux à mesure qu'il développait ses arguments et s'échauffa si bien qu'il était prêt à défendre les positions extrêmes des féministes enragés lorsque Nadia survint. Elle semblait contrariée, mécontente sans doute qu'on l'eût bousculée et forcée à se

montrer sans qu'elle eût le temps de se munir de tous les pièges de la séduction : surtout, pas de pancake pour camoufler son teint un peu bistré ! Plus mince que son aînée, elle eût ravi un homme de goût par la sveltesse de sa taille et la finesse de ses attaches. Mais elle n'avait pas ces rotondités, ni par devant ni par derrière, qui chatouillent la concupiscence. Le prétendant ne se gêna pas pour faire la moue, à laquelle succéda un air rageur. Il cria presque que ce n'était encore pas la jeune fille qu'il avait vue. Cette fois, il ne restait plus d'espoir aux parents. Ils n'effacèrent quand même pas leurs sourires. La règle veut que le client ait toujours raison.

La mère et le fils se levèrent, l'hôte aussi et l'on patienta quelques minutes que sa femme, ahanant et soufflant, se fût hissée sur ses pieds. Elle tangua et roula à la suite des autres jusqu'à la porte de l'appartement où l'on prit congé après avoir dévidé les formules du cérémonial de rigueur.

— Mais enfin, dis-je à Magdi qui me rapportait sa rancœur, qu'est-ce que cette histoire ? Qui donc avais-tu entrevue dans la rue ?

— C'était la cousine des deux jeunes filles qu'on m'avait présentées. Sa famille habite Tantah et, comme elle suit des cours de commerce à l'Université du Caire, elle loge chez cet Ahmed qui est son oncle. Je l'avais vue en compagnie de la cadette de ses filles, ce qui explique le malentendu. Mais il s'est bien gardé de me la montrer évidemment.

— Ainsi tu n'as pas pu la demander en mariage ?

— Je me suis bien rendu avec ma mère à Tantah un jour qu'elle y était, et ses parents nous ont reçus.

— Eh bien ?

— Elle est trop brune. Je l'avais vue la nuit et cela m'avait trompé. Du reste on me propose un parti plus intéressant : la fille d'un colonel en retraite qui serait propriétaire d'un gros immeuble. Nous avons, ma mère et moi, rendez-vous chez eux vendredi prochain.

Hassan El-Nouty



UN SINDBAD MODERNE

Le Rayess Ahmed

C'est dommage qu'il n'existe pas dans la marine de guerre un poste de « costaud de cuirassé », car je connais un candidat exceptionnel, le Rayess Ahmed. Si Rayess Ahmed devait, à Dieu ne plaise, quitter un jour le service de la marine, il serait tout désigné pour devenir portefaix aux douanes, à moins que, préférant le sport, il n'aille s'installer sur un trône olympique au pays des champions de poids et haltères, ou, plus modestement, ne revête un maillot arborant un croissant et trois étoiles pour se faire applaudir dans les foires.

N.D.L.R. — Voir les numéros d'avril à décembre 1957 et de janvier et février 1958.

Dans **Un Sindbad moderne**, le Dr. Faouzi égrène les souvenirs pleins d'humour et chargés de pittoresque glanés au cours d'une expédition entreprise en 1933, à bord du navire égyptien « Mabahiss ». Cette expédition anglo-égyptienne, financée par un legs du célèbre océanographe Sir John Murray allait étudier durant près d'un an la faune et la flore de l'Océan Indien, depuis les côtes d'Afrique jusqu'à celles de l'Inde et de Ceylan. Le livre est paru en arabe en 1937.

Le Dr. Hussein Faouzi est né au Caire en 1900. Etudes Médicales, Médecin des Hôpitaux jusqu'en 1925. 1925-1930 Etudes de Sciences Naturelles à Paris, d'Océanographie à Monaco, Plymouth et Heligoland et d'Hydrobiologie et de Pisciculture à Toulouse. Doyen de la Faculté de Sciences d'Alexandrie (1942-48). Vice-Recteur et Recteur p.i. de l'Université d'Alexandrie (1954). Depuis 1955, Sous-Secrétaire d'Etat permanent au Ministère de l'Orientation Nationale. Nombreuses publications scientifiques. Auteur de **Un Sindbad moderne**, **Sindbad l'ancien** (contes et légendes de la mer au Moyen-âge) et de **Sindbad s'en va à l'Ouest**.

Il n'aimait guère la vie dure, que nous menions, depuis des mois, à bord du navire, entre l'eau et le ciel. Qui l'aimait d'ailleurs ? Mais, comme nous tous, il la supportait : ce qu'il ne tolérait pas, c'était la présence du Rayess Abdallah, petit homme, rusé comme un renard, léger comme un singe, et que tous les marins détestaient pour la simple raison qu'il était leur chef hiérarchique. Cette répulsion des marins pour leur chef est d'ailleurs un sentiment limité à l'espace et au temps : il dure tant que le navire est en haute mer, et disparaît dès que le cap est mis sur un port, pour reparaître ensuite au moment de l'appareillage ; sentiment qui se rattache aux eaux profondes, et que les vagues du rivage balayent. Il n'est d'ailleurs pas spécial aux marins, car on le retrouve dans toutes les agglomérations forcées : prisons, casernes ou camps.

Le Rayess Ahmed fut atteint de paludisme en pleine mer, et chaque fois que je lui rendais visite, il se plaignait du Rayess Abdallah plus que de sa migraine, de sa fièvre et de ses frissons. J'étais trop accoutumé à ses griefs pour les prendre au sérieux, et je les mettais au compte des sentiments sus-mentionnés. Je fus cependant agacé d'entendre toujours le Rayess Ahmed rabâcher la même rengaine contre son rival, alors que j'avais tant d'autres occupations à bord.

Un jour que j'étais particulièrement affairé, je prévis que je n'allais pouvoir visiter mon malade avant la fin de la soirée : je lui laissai donc au début de la matinée toute sa dose de quinine pour la journée et je le quittai sous une avalanche de supplications me demandant

un remède contre le Rayess Abdallah plutôt que contre la fièvre !

Après le dîner, je me rendis au quartier des hommes pour voir mon patient : il avait perdu l'usage de la parole ! Comme il avait normalement la force de dix hommes réunis, il n'en avait perdu que celle de quatre, et représentait encore — tout malade qu'il fût — l'équivalent, en puissance physique, d'une demi-douzaine du commun des mortels.

D'un geste il me fit comprendre qu'un millier de moulins bourdonnaient à l'intérieur du « caisson ».

— Combien de pilules de quinine as-tu pris ?

— Toutes à la fois... !

Son état n'était cependant pas grave ; ce qui ne m'empêcha pas de lui crier à l'oreille, atteinte de surdité temporaire sous l'effet de cette dose massive de quinine :

— Eh bien... tu y es... le Bon Dieu va te délivrer du Rayess Abdallah... et va me délivrer de toi Rayess Ahmed !

Abdel-Ghani

La plupart des marins de notre navire sont des « awlad balad », des fils du peuple. La discipline militaire leur a cependant fait perdre nombre des caractéristiques des « awlad balad ». Quant à Abdel-Ghani, notre menuisier, c'est un personnage à part. Si l'on répartit nos gens à bord en deux catégories, celles des « militaires » qui forment l'équipage proprement

dit, et celle des « civils » qui forment le personnel affecté à la recherche scientifique, Abdel-Ghani — un civil — n'en constitue pas moins à lui seul une troisième catégorie, une sorte de flagrante fausse note dans un concert !

En haute mer, nous portions tous des hail-
lons qui nous donnaient un air de pirates ou de
bandits de grands chemins, mais même sous ces
guenilles, il était facile de distinguer Abdel-
Ghani des autres occupants du navire : sa dé-
marche, ses mouvements, ses gestes, sa maniè-
re de parler, de recevoir les ordres et de les
exécuter, tout en lui trahissait l'artisan. Il ne
circulait presque jamais à bord sans être por-
teur de sa scie ou de son marteau. Aux mo-
ments de loisir, sa façon de s'asseoir et de fu-
mer était nettement d'un artisan : ce n'était
certes pas la manière d'un marin, ni d'un sou-
tier. Abdel-Ghani, pur terrien, créait d'emblée
autour de lui une atmosphère de « café populo ».

Et cependant, l'honorable menuisier a fini
par troquer sa « galabieh » et son paletot con-
tre un accoutrement à l'européenne : chemise,
pantalon et veste. Mais, pour une raison que je
n'arrive pas à découvrir et qui continue à
m'étonner toutes les fois que je me trouve de-
vant un cas de cet espèce — il portait sa che-
mise sans col ni cravate !

Ce boycottage du col et de la cravate chez
Abdel-Ghani et ses semblables est peut-être at-
tribuable aux mêmes facteurs psychologiques
qui nous attachent au port du tarbouche ⁽¹⁾. En
vertu du milieu ambiant à bord — et c'est en-

(1) Ce chapitre a été écrit il y a une vingtaine d'années !

core vrai quand Abdel-Ghani débarque, en compagnie des marins qui doivent garder leur uniforme — notre menuisier s'est trouvé contraint de s'habiller à l'européenne. Mais il y a, dans son tréfonds, une sorte de protestation contre cette contrainte et un reste d'attachement à ses habitudes et à sa « patrie » spirituelle !

Le seul fait de laisser émerger du gilet un bout de chemise en forme de triangle, dépourvu de col et de cravate, et de laisser pendre, hors des manches de la veste, les poignets déboutonnés de cette même chemise, constitue pour Abdel-Ghani l'insigne d'un « nationalisme local ». C'est sa manière à lui de dire, qu'envers et contre tout, il reste un « fils du pays » et un artisan, non un « effendi ».

Il en va de même pour nous autres et le tarbouche. Nous nous habillons à l'européenne et nous essayons de singer la vie européenne. Mais n'oublions pas — s'il vous plaît ! — que nous sommes avant tout égyptiens... comme si le nationalisme dépendait d'un couvre-chef en forme de pot de fleurs, renversé sur le crâne de l'impétrant.

Ali Hamad

Si quelque cataclysme devait renverser de fond en comble la hiérarchie de notre mission, Aly Hamad deviendrait notre chef !

Je ne sais quels services notre mission, dans sa nouvelle structure, pourrait alors rendre à la science et à l'humanité, mais je suis

sûr, en tout cas, qu'elle serait plus gaie. Aly Hamad était, en effet, le foyer du rire et de la joie sur notre navire. C'est un personnage unique que les comédiens ambitionneraient d'incarner. En outre, Aly Hamad est un « souffragui » de premier ordre bien que, sur la liste du bord, il soit inscrit en qualité de troisième souffragui. C'est, parmi 40 hommes, le seul qui ne soit pas venu auprès de moi formuler quelque plainte tout au long des neuf mois que nous avons passés en haute mer, néanmoins, il grommelait toujours quelque chose qui faisait de lui un éternel mécontent, un rouspéteur systématique.

Si l'officier-navigateur lui ordonnait de préparer la bouteille de gin et l'eau glacée, nous entendions, à travers la cloison de notre bar en bas, la voix d'Aly Hamad se disant à lui-même : « Sapristi... du gin à bord ! » ⁽¹⁾ mais le brave souffragui reparaisait rapidement, précédé de ses geignements, et portant le service au complet. Dans la cervelle d'Aly Hamad, il y a peut-être une relation entre le « gin » et les « djinns » ; quand nous essayons de le convaincre que le « gin » a beau monter à la tête, il est loin d'atteindre l'effet de la « bouza » ⁽²⁾, Aly Hammad s'excite, et sa moustache, qui pend sur ses lèvres comme le crin d'un vieux balai, se met à vibrer ; en une langue semi-intelligible il nous affirme que si, au lieu du carburant, nous servions à nos machines de la « bouza », la vitesse du navire aug-

(1) Le souffragui est habitué aux « interdictions » à bord : l'alcool au premier chef !

(2) Bière nubienne.

menterait de plusieurs nœuds, et que si nous en faisons notre boisson de tous les soirs au lieu du gin, elle ferait de nous d'autres hommes : nous n'aurions plus aucune maladie, nous serions plus résistants, nous tirerions nos filets avec plus de vigueur, nous pêcherions plus de poissons. Pour se mettre d'accord, nous admettons, avec Aly Hamad, que tous les spiritueux étaient les boissons des djinns et des démons ; que la « bouza » était la boisson préférée de Beelzébuth lui-même ; et que c'est elle qui a inspiré à Satan, enfant du feu, ce défi à l'homme, enfant du limon : « Celui qui boit de la bouza ne se prosterne pas devant un buveur d'eau » !

Aly Hamad est un homme d'ordre dans toute l'acception du terme. A bord, il ne craint qu'un seul homme : le commandant écossais. Quand ce dernier, faisant son inspection hebdomadaire, découvre une lacune dans le service d'Aly Hamad, lui lance un regard de ses yeux gris et lui fait signe de l'index, Aly Hamad sent alors que ses jarrets ne le portent plus, et peut-être explique-t-il sa défaillance par le fait que, depuis longtemps, il n'a pas bu de bouza ! Son visage prend un air bête et, si je me trouve dans les parages, les yeux du commandant et les miens se rencontrent et nous étouffons, tous deux, un besoin de rire sur le champ, pour mieux rigoler ensuite sur le compte de ce bonasse souffragui qui désopile l'équipage fatigué et qui nous est devenu nécessaire comme le soleil, l'eau, la mer... et le gin.

Quand le commandant a terminé sa tournée d'inspection, je vais trouver Aly Hamad, en privé, pour lui réitérer l'avertissement du commandant, et je ne peux, cette fois, m'em-

pêcher de rire en entendant mon homme pousser des cris aigus de souris, ce qui provoque derechef une réaction de l'officier-navigateur : du haut de la passerelle une voix rauque hurle un ordre : « Shut up, Aly Hamad, ou je te f..... à la flotte »... ce qui n'a d'ailleurs d'autre effet que d'accentuer les piaulements du souffragui de 3ème classe.

Nous étions à Karachi quand Aly Hamad me chargea d'envoyer de l'argent à son village perdu dans le bled nubien. Ne sachant pas l'anglais, Aly Hamad ne pouvait s'occuper de ce transfert, et moi-même, qui le sais, eus beaucoup de peine à me faire comprendre de l'employé de la poste, une triple buse. Il est certain qu'on ne trouve guère, dans les petites fonctions, des exemples de l'intelligence indienne, état de choses dû à la Puissance tutélaire qui méprise l'intelligence. Pour compliquer encore nos difficultés, le village d'Aly Hamad n'était pas mentionné dans les répertoires du bureau postal.....

Je m'en retournai donc au navire demander au propriétaire de l'argent le nom du centre urbain le plus proche de son hameau et le nom de l'heureuse province qui lui avait donné le jour. Aly Hamad fut tout surpris que son hameau ne fût pas célèbre dans le monde entier, et que les répertoires ne mentionnassent point sa maison au toit défoncé, qui avait besoin d'être étayé, et ses deux dattiers qui, avec l'argent transféré, allaient devenir trois !

Des jours et des mois passèrent sans qu'Aly Hamad reçut des nouvelles de l'arrivée de sa lettre. Finalement, le courrier du navire apporta une lettre adressée ainsi :

« A notre bien-aimé cousin, Aly Hamad le vaillant, sur le navire X..., dans l'Océan Indien, dans le bien-être et la paix. »

L'arrivée de cette curieuse enveloppe tenait du prodige : elle témoignait du fonctionnement précis des postes indiennes, et donnait raison à l'Angleterre de ne point considérer l'intelligence comme une condition nécessaire pour remplir les fonctions publiques.

Aly Hamad était désormais tranquille : son argent était arrivé, ses parents allaient bientôt acheter le troisième dattier et réparer le toit. Mais les polissons de marins firent croire à Hamad que l'enveloppe ne portait, pour toute adresse, que ces simples mots :

« Aly Hamad, en Océan Indien »

et ils firent circuler la chose à bord.

Le souffragui ne se serait jamais attendu à une chose pareille : certes, il considérait normal que les répertoires postaux mettent à l'honneur son village, sa mesure et ses deux dattiers, mais il ne pouvait pas concevoir comment une adresse aussi laconique avait permis de découvrir l'illustre destinataire du pli. Aly Hamad avait beau ne rien comprendre à la géographie, il avait vu de ses propres yeux les dimensions illimitées de l'Océan, il avait fait escale sur ses côtes, entendu parler des langues différentes, appris qu'il existait plusieurs religions suivant les nations qu'il avait vues. Comment donc la poste avait-elle pu découvrir Aly Hamad dans ce vaste monde, le suivre d'un port à l'autre jusqu'à sa dernière escale ? Pour en avoir le cœur net, il vint me demander des explications. Je lui répondis :

— Mon brave Aly, tu es maintenant un personnage célèbre. Tout le monde à la poste sait qu'il y a un navire s'appelant X... qui croise en Océan Indien, et qu'il y a à bord de ce navire un souffragui du nom d'Aly Hamad. D'ailleurs dès ton retour en Égypte, tu verras, les compères viendront te chercher pour faire du cinéma : ils émonderont seulement ta moustache pour que ton visage soit plus photogénique. »

Il rétorqua :

— Ya salâm... ils vont me prendre pour faire du cinéma et me couper la moustache aussi... pourquoi... suis-je un clown ?

Aly Hamad savait que je plaisantais, mais il n'avait pas encore compris comment la lettre lui était parvenue en dépit de la simple mention de l'Océan Indien comme adresse.

Qui sait comment, à ses amis d'Alexandrie, Aly Hamad racontera, à son retour, l'extraordinaire événement. La tête un peu chauffée par un coup de « bouza », il leur dira :

— Ya salâm... l'enveloppe est partie de Nubie avec les seuls mots d'Aly Hamad... et elle m'est parvenue !

L'histoire du mouton qui s'est échappé par le trou d'une aiguille

Notre navire venait à peine de quitter la rade d'Aden pour la haute mer que la chambre froide cessa de fonctionner : toutes nos provisions fraîches s'avarièrent et nous jetâmes aux

requins pour 50 £ d'aliments. Cependant, les dirigeants de l'expédition ne songèrent pas un seul instant à regagner le port.

Dans les épreuves de ce genre, les Anglais ont des réactions spéciales, qui constituent l'un des éléments de la force de cet étrange peuple. Lorsque nous nous étions dirigés au début de notre croisière vers le sud de la Mer Rouge, j'ai été surpris de voir notre commandant et nos compagnons anglais s'inquiéter, se plaindre, critiquer nos hommes à la moindre occasion, dramatiser les choses les plus bénignes. Je fis part à l'un d'eux de mon étonnement devant ce comportement, inconciliable avec le notoire sangfroid des Anglais. Il me répondit : « Nous sommes au début de la traversée, et n'avons eu jusqu'ici aucun événement grave : ne vous empressez pas de nous en vouloir pour des futilités. Vous reconnaîtrez les Anglais dans les grandes épreuves. »

Je ne sais si mon ami anglais considérait la perte de nos provisions fraîches — prévues pour trois ou quatre semaines de mer — comme une futilité ou comme l'une des grandes épreuves. Tout ce que je sais, c'est que notre commandant ne songea guère à rentrer au port pour faire réparer la chambre froide et réapprovisionner le navire. Il décida que la traversée se poursuivrait conformément au programme établi. Nous nous mîmes donc à fixer sur les cartes, nos stations de recherches en pleine mer arabe entre la côte asiatique et la côte africaine et le « steward » reçut l'ordre de sortir les provisions sèches et les boîtes de conserve. Quoi ? pouvions-nous retourner à Aden alors que nous avons du Bully-beef, du Curry, des

boîtes de thon et de sardine, des sacs de farine et de riz, des paquets de pâtes et des boîtes de Chester, sans compter l'eau, le sel et le poivre? Inconcevable, voyons!

C'était vraiment un rude régime que celui du riz, du Curry, du fromage et de la viande en conserve, tous les jours pendant 20 ou 25 jours; et l'eau!... nous la buvions tiède sous l'un des climats les plus tropicaux du monde... et encore: c'était une eau écœurante, au goût altéré par les réservoirs du navire. Vraiment, ce n'était pas une balade en mer et « vous reconnaîtrez les Anglais dans les grandes épreuves. » Je les ai reconnus les premiers à se plaindre de la mauvaise nourriture, de l'eau tiède et altérée! mais ce sont les maîtres des mers; et ils ne céderont pas devant si peu! Le voici, notre chef, qui crie: « Préparez-vous pour la Station No. 53, les gars. Faouzi! faites sortir les filets Agassiz et les treuils Other! » Mais Faouzi était dans un fameux pétrin avec le jeune ingénieur-en-chef du navire: ce jeune londonien, bel homme fin, dont la grande ambition était de dénicher un travail stable sur la terre ferme et d'avoir dans la banlieue de Londres une petite villa et une épouse s'occupant de son home, portait une lourde responsabilité vis-à-vis de l'irascible commandant écossais. Il était chargé des appareils de la chambre froide. A Aden, il fit tout son possible pour les réparer, et crut avoir réussi, mais, à la veille de notre départ, il s'aperçut qu'il avait crié trop tôt victoire. Nous levâmes l'ancre exactement à l'heure prévue, alors que l'ingénieur-en-chef était empêtré dans ses machines et ses robinets de chlorure de méthyl — gaz réfrigérant. Ce jeune

homme avait tellement à cœur son devoir qu'il s'était longtemps exposé aux effets nocifs du chlorure de méthyl et en avait l'organisme imprégné.

Nous voici au large avec l'ingénieur-en-chef alité sur le pont ; aucun médicament ne pouvait le soulager ; le seul remède était une grande aération, jointe au repos et à l'absorption d'une forte quantité de liquides et de laxatifs, pour aider son organisme à se débarrasser du gaz anesthésique.

Ni l'air ni les laxatifs ne manquaient à bord, mais nous n'arrivions guère à trouver pour le patient une retraite où il puisse se reposer. Aussi, mon premier devoir, en ma qualité de médecin du bord, fut de préconiser le retour au port pour transporter à l'hôpital l'ingénieur malade. Les soins des infirmières lui étaient, en effet, plus nécessaires que ceux du médecin.

Mais le chef de notre mission était lui aussi un médecin, et il pouvait émettre en la circonstance un jugement aussi autorisé que le mien. Pourquoi ne prenait-il donc pas lui-même la décision de retourner au port ?

Parcequ'il était... anglais « et vous reconnaîtrez les Anglais dans les grandes épreuves ». Étions-nous en présence d'une grande épreuve ? Je me demandais de quel œil il voyait la chose, et je craignais, en allant lui suggérer le retour à Aden, de paraître faiblir devant une circonstance qui, peut-être, lui paraissait futile.

Nous essayâmes donc de continuer nos soins dans la mesure de nos moyens ; mais la situation de l'ingénieur empirait rapidement. Il semblait maintenant dans une inconscience

dont, peut-être, il ne reviendrait jamais. Je décidai alors d'assumer la responsabilité de faire rebrousser chemin au navire et de retarder le programme tracé : mon devoir humain primait mon devoir scientifique.

J'allai voir le Commandant et lui recommandai le retour au port. Il tint alors une conférence à trois, comprenant le Commandant, le Chef de la Mission et moi-même. J'étais convaincu que ma recommandation recueillerait les suffrages enthousiastes de tout le monde — si ce n'était pour soigner l'ingénieur-en-chef, du moins pour en finir avec le riz, le Curry et le sempiternel bully-beef !

Mais le conseil tripartite ne décida le retour qu'après s'être assuré, par mes assertions en ma qualité de « responsable direct » en l'occurrence, que c'était le seul moyen de sauver la vie d'un homme.

Nous mîmes alors le cap vers Aden : tout le monde jubilait en son for intérieur de cette solution, mais tout le monde cachait sa joie sous un masque sérieux. Nous avions tous l'air de nous justifier de quelque méfait en nous disant : « Nous retournons pour faire hospitaliser notre malade » : c'était la vérité... mais pas toute la vérité ; il y avait aussi le riz, le Curry et le bully-beef qui pesaient dans la balance de notre subconscient.

La solution ne fut pourtant pas heureuse jusqu'au bout : quelques jours plus tard, nous faisons route à nouveau vers la haute mer, avec l'ingénieur-en-chef convalescent... et la chambre froide toujours hors d'état de fonctionner. Nous n'avions pu la réparer, mais le mal était, cette fois, atténué par la présence de nouveaux

passagers fort bienvenus à bord : toute une basse-cour de poulets yéménites piaillaient dans leurs cages, et tout un troupeau de moutons bêlaient dans une bergerie improvisée à la proue par notre menuisier.

Le souffragui égorgeait un mouton tous les deux jours, ce qui suffisait à peu près à nourrir les quarante bouches. Je n'oublie pas le spectacle de la bergerie improvisée ni celui du premier souffragui en train de nourrir les bêtes, mais j'ai toujours préféré éviter le spectacle de l'abattage. Les matelots se plaignaient de leur ration de viande : la quantité était infime et la qualité coriace. A l'heure du déjeuner, ils défilaient chez moi, me montrant leurs assiettes d'aluminium où flottaient des bouts de pomme de terre ; quant à leur part de mouton, il était seulement possible de pêcher dans cette sauce un fragment d'os auquel étaient accrochées des traces de viande ressemblant à quelques mèches de jute. Mais comme nos matelots savaient en rire!... et cet humour leur a permis de vaincre toutes les épreuves ! Les membres de la mission et la presse britanniques l'ont reconnu.

Les matelots racontaient notamment l'histoire du restaurant « baladi » où un client avait trouvé, dans son plat de viande, une toupie ! Il cria au propriétaire, perdu parmi ses chaudrons : « Ya Osta!... (maître-queue!) un cordon s'il vous plaît ». Pendant toute la traversée, quand les matelots recevaient à déjeuner leur ration d'os en guise de viande, ils s'exclamaient : « Ya Osta... un cordon s'il vous plaît. »

Un dimanche — jour de l'inspection hebdomadaire — le clairon, annonciateur de la

ournée du commandant, sonna. Je mis mon béret et mon breton, pour accompagner le commandant, selon l'habitude. Nous passâmes par la bergerie pour prendre des nouvelles de ses maigres pensionnaires aux nez crochus : le commandant, habile mathématicien, observa tout de suite qu'un mouton manquait. Le préposé à la bergerie expliqua : « Il est tombé à l'eau ». D'un coup d'œil circulaire, je cherchai alors l'issue par laquelle la bête aventurière avait pu passer, mais je n'en trouvai aucune. Sans conviction, je me dis cependant : « Puisque le préposé l'affirme, c'est que le mouton a dû tomber à l'eau d'une manière qui m'échappe. Pour ma part, ça ne me regarde pas : que le commandant fasse une enquête s'il le veut ». Puis, jetant un nouveau coup d'œil sur l'enclos qui présentait quelques fissures entre les planches, je me mis à rire intérieurement en me promettant d'écrire un jour l'histoire du « mouton qui s'est échappé par le chas d'une aiguille ».

Le commandant n'attachait guère d'importance à la disparition de la bête : tout ce qui lui importait, c'est que le troupeau nous suffît jusqu'à ce que nous jetions l'ancre, et il nous suffisait.

Toutefois, ma curiosité me poussa à essayer, en secret, de percer le mystère, en exploitant la confiance que les matelots avaient en moi. Je n'aboutis à rien. L'ingénieur-en-second, un alexandrin plein d'humour et de commerce très agréable, de surcroît amateur de chant et de musique avait une manière fort désopilante de protester contre ce qui ne lui plaisait pas : il râlait ! Comme je lui demandais s'il savait ce qu'était devenu au juste le pauvre

mouton supposé noyé, il me répondit plaisamment : « Il a dû s'évader par le trou d'une aiguille ». A ce moment, un officier vint l'avertir que certains feux de navigation n'étaient pas allumés : il lui râla au nez, mais alla réparer le défaut. Comme l'officier avait encore des observations à lui faire, il lui tourna le dos, puis se mit à grommeler tout seul : « Feu de navigation ! (un râle). Monsieur l'officier-en-second ne sait peut-être pas où nous nous trouvons ! nous sommes en plein océan, cher monsieur ! nous ne roulons pas en bagnole sur la corniche d'Alexandrie (un râle) ! »

Comme je n'avais pas encore le cœur net au sujet du mouton disparu, je revins à la charge auprès de l'Alexandrin, dès notre retour en Égypte. Il me confia alors que les matelots en avaient finalement eu marre d'être servis d'os, et convinrent entre eux de kidnapper un mouton pendant la nuit, au moment où le chef steward dormait du sommeil du juste. Le projet fut mené à bon port à la faveur des ténèbres, et le mouton fut écartelé et distribué la nuit même. Sachant que l'ingénieur-en-second ne les trahirait pas, les matelots lui offrirent le foie et les rognons de l'animal.

A mon sens, le mobile de ce complot n'était pas la faim seule : il y avait aussi une dose non négligeable de plaisanterie.

Comme je l'ai dit ailleurs, les matelots sont des polissons : leur conjuration nocturne contre la vie d'un mouton était pour eux non seulement le moyen d'avoir un supplément de viande mais également une farce qui les a remplis de joie enfantine, et dont ils se marrent peut-être jusqu'à ce jour.

Les machines de réfrigération avaient cessé de fonctionner pendant cette mémorable traversée... et c'est pourquoi un mouton s'était échappé par le chas d'une aiguille !

Hussein Faouzi
traduction française
de La Revue du Caire



ANTOINE DE COURTIN ET LES MORALES DU GRAND SIECLE

Courtin par sa vie comme par son œuvre se rattache étroitement à son temps. Il se trouve au carrefour des grands courants qui traversèrent la pensée, la philosophie, la morale et la religion au XVII^{ème} siècle.

A peine sortie des guerres religieuses et civiles qui marquèrent la fin du XVI^{ème} siècle ⁽¹⁾, l'Eglise

N.D.L.R. — Antoine de Courtin (1622-1685) diplomate et écrivain français qui fut longtemps au Service de la Suède. Principales œuvres : **Le Nouveau Traité de Civilité**, **Le Traité de la Paresse**, **Le Traité de la Jalousie**, **Le Traité du Point d'Honneur**, etc... Importante œuvre inédite **L'Art de devenir éloquent**, découverte par l'auteur de cette thèse, Mr. Kamal Farid. — Cf. « La Revue du Caire », février 1958.

(1) Pour l'histoire politique et religieuse de cette période consulter: Dubuisson-Aubenay (F.N.): *Journal des guerres civiles, 1648-1652* — pp. G. Saige — Paris, Soc. de l'Hist. de Paris — 1883-1885 — 2 vol. in-8°, Hauser (Henri) — *La prépondérance espagnole (1559-1660)* Paris, Alcan 1933 — in-8°. (t. IX de la collection Peuples et Civilisations p.p. L. Halphen et Ph. Sagnac) — ainsi que les vues d'ensemble de: Mariejol (J.H.) — *Henri IV et Louis XIII (1598-1643)* Paris, Hachette, 1905 — in-4° (T. VI — part. II de l'Histoire de France de Lavissee pp. 86 — 100 et tome VII, Louis XIV, La Fronde 203-209 — Le Roi, Colbert (1643-1685) 359-381).

catholique s'emploie de toutes ses forces à remettre de l'ordre dans sa propre maison et dans l'âme de tous les chrétiens (2). L'Eglise a en effet besoin de réformes à tous les degrés de la hiérarchie. Le clergé séculier souffre d'être mal instruit; ses mœurs sont souvent grossières et parfois dépravées, le clergé régulier est utilisé à des fins politiques et ne réside pas toujours. La réforme des ordres religieux s'impose. A cette rude et longue besogne, on se met avec énergie. L'œuvre entreprise par Henri IV se poursuit sans ménagement grâce au cardinal de la Rochefoucauld. Cisterciens, Feuillants, moines de Clairvaux et de la Trappe, renforcent la discipline de leurs couvents. Marie de

(2) Sur cette Renaissance religieuse du début du XVIIème les travaux sont nombreux. Nous citerons ceux de: Bremond (H) — *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours* — Paris, Bloud et Gay, 1916-1936, 12 vol. — in-8°, en particulier les 5 premiers tomes. Dans des livres généraux d'histoire de l'Eglise on peut aussi trouver des renseignements intéressants. Voir: Mourret (F) — *Histoire générale de l'Eglise* — Paris, Bloud et Gay, 1914-1921 — 8 tomes en 9 vol. gr. in-8°. Dufourcq (A) — *L'Avenir du Christianisme* — Première partie (Histoire moderne de l'Eglise) (Tome VIII: *Le Christianisme et la réorganisation absolutiste. Le Concile de Trente, 1527-1622* — Nouv. édit. Paris, Plon, 1933 — in-8° — cf. pp. 131-232. Il existe aussi des ouvrages particuliers tels que: Allier (R) — *La Cabale des Dévots 1627-1666* — Paris, Colin, 1902 — in-12°. Prunel (L) — *La Renaissance catholique en France au XVIIème siècle* — Paris, Bloud et Gay — 1921 — in-12°. Strowski (F). — *Saint François de Sales* — Nouv. édition — Paris — Plon, 1928 — in-8° — pages 35-41. Fagniez (G) — *La femme et la société française dans la première moitié du XVIIème siècle* — Paris, Gamber, 1929 — in-8° — (pages 363-397). Busson (Henri) — *La religion des classiques 1660-1685* Paris, Presses Universitaires de France, 1948 in-8°, 476 pages.

Beauvilliers chez les Bénédictines de Montmartre, Antoinette d'Orléans à Fontevrault, la Mère Angélique à Port-Royal ramènent les religieuses à l'observance d'une règle plus rigoureuse. Cette émulation gagne aussi le clergé séculier : Bérulle institue en 1611 l'Oratoire⁽³⁾ et le séminaire diocésain de Paris ; Bourdaie fonde en 1611 la communauté de Saint-Nicolas destinée à secourir les ecclésiastiques pauvres et à former de bons curés de campagne ; Saint Vincent de Paul crée la congrégation de la Mission, les Lazaristes, dont le but est d'assurer au prêtre une formation toute surnaturelle, de développer en lui la vie intérieure au moyen de retraites et de conférences, afin qu'il agisse sur le monde sans se laisser contaminer par lui.

Ainsi, grâce au clergé, la vie religieuse se transforme et exerce son action dans le domaine intellectuel, religieux et social. A partir de 1630 en effet, la compagnie du Saint Sacrement⁽⁴⁾ est instituée à Paris et s'étend jusqu'en province. Elle s'attaque à la misère, au vice, à l'incroyance, à l'hérésie et conquiert les bonnes volontés par les innombrables moyens dont elle dispose.

Cette Renaissance catholique correspond sur le

(3) Marc de Vissac retrace dans *Journal de l'Oratoire de Riom* — Riom, 1885 — l'histoire de cette fondation en Auvergne. Un ouvrage auvergnat : Abbé G. Régis Cregut : *Histoire du Collège de Riom* — Riom — A. Pouzol — 1903 — pages 72-73.

(4) Nous renvoyons à : Rebelliau (A) *La compagnie secrète du Saint-Sacrement* — Lettres du groupe parisien au groupe marseillais (1639-1662) — Paris, Champion 1908 — in-8°. Allier (R) — *Une société secrète au XVIIème siècle : La Compagnie du Très Saint Sacrement de l'Autel à Marseille*, documents. Paris, Champion, 1909 — in-8°, *id : Toulouse* — Paris, Champion, 1914 — in-8°. Bremond (H) — *Histoire littéraire du sentiment religieux en France* — op. cit. Tome I.

plan littéraire à l'apparition d'un nouvel humanisme et tend à absorber celui de la Renaissance qui était caractérisé par l'amour de la vie, l'individualisme, la confiance dans la nature et dans la raison. Or, les penseurs catholiques ne songeront pas un seul instant à s'opposer à cet humanisme semi-païen, mais le capteront pour le transformer en humanisme chrétien. Ils vont se trouver en présence de trois formes particulières de la philosophie antique : le platonisme, le stoïcisme, l'épicurisme. Saint-Augustin et Saint-Thomas ont absorbé dans leurs ouvrages la pensée de Platon, mais elle ne sera définitivement incorporée à la religion chrétienne que dans le *Traité de l'Amour de Dieu* de Saint François de Sales, humaniste dévot ; puis, l'Oratoire, Descartes et les dialogues de Malebranche contribueront puissamment à sa diffusion. Le stoïcisme s'infiltré plus malaisément, mais il deviendra par la suite une aide puissante de la morale chrétienne qui tentera de remédier au trouble né dans les esprits dès la fin du XVI^{ème} siècle. Aussi, voit-on apparaître dans la littérature de cette époque une multitude d'ouvrages consacrés aux mystères de la religion, à l'immortalité de l'âme, aux miracles (5).

Ces discussions, la lassitude provoquée par les guerres civiles et religieuses incessantes font appa-

(5) Tels que : Cheffontaines — qui a écrit un epitome « contre les impies, les libertins, les athées et les épicuriens ». Jean de l'Espine — parle contre ceux qui pratiquent une religion par calcul, se posent mille questions sur Dieu, sur la création, sur les anges et arrivent à douter de tout. Mornay (Philippe de) — sieur du Plessis — Marly — dit Du Plessis — Mornay — *De la vérité de la religion chrestienne, contre les athées, épicuriens, payens...* Anvers, impr. de C. Plantin, 1581 — in-4^o — pièces limin. et 854 p.

raître à certains le stoïcisme (6) comme un refuge. Son véritable introducteur fut Juste-Lipse dont le mérite est d'avoir tenté une synthèse entre le stoïcisme et le christianisme. Il influencera profondément en France la pensée de Guillaume du Vair. Courtin sera imprégné de ces doctrines et représentera très exactement ce courant néo-stoïcien par son souci de faire coïncider avec les vérités chrétiennes les vérités de la morale antique, en particulier le culte de la nature. De ce stoïcisme sans panthéisme où la volonté de l'homme se plie à celle d'un Dieu personnel, Courtin retiendra avant toute chose le combat contre les passions. Mais pour les combattre, il faut bien les analyser, d'où une floraison d'ouvrages qui s'attacheront à les disséquer avec finesse et minutie (7). A ce courant littéraire

(6) Sur le renouveau du stoïcisme voir : Radouant (R) — *Guillaume du Vair, l'homme et l'orateur*, Paris, 1909. Zanta (Léontine) — *La Renaissance du Stoïcisme au XVIème siècle* — Paris 1914, Champion — in-8°. Mesnard (P) — *Du Vair et le néo-stoïcisme* — Revue d'histoire et de la philosophie — 1928 — pp. 142-166.

(7) Sur la querelle des passions humaines voir : Saint François de Sales — *Traité de l'Amour de Dieu* — Lyon — 1616. Coeffeteau (Nicolas) — *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, Paris, S. Cramoisy — 1620 — in-8° — pièces liminaires — et 651 p. Richeome (R.P. Louis) — *L'immortalité de l'Âme*, déclarée avec raisons naturelles, témoignages humains et divins pour la Foy catholique contre les Athées et Libertins, Paris N. Buon, 1621 — in-8° 466 p. Senault (Le P. Jean François) — de l'Oratoire : *De l'usage des passions*, Paris, J. Camusat, 1641. Cureau de la Chambre (M) — *Les Caractères des Passions* — Paris, P. Rocolet, 1648-1662 — 5 vol. In-4°. — *L'art de connoître les hommes* — Première partie où sont contenues les discours préliminaires qui servent d'introduction à cette science — Paris, P. Rocolet — 1659. — *Partie troisième* — qui contient la défense de l'extension et des parties libres de l'âme. Paris C. Barbin 1666. Scupoli —

se rattache le *Traité de la Jalousie* de Courtin. Ce néo-stoïcisme s'est imposé au moment où les crises religieuses et les problèmes posés par l'humanisme tenaient les esprits suspendus et inquiets. A ce nouvel aspect de la doctrine antique, s'adjoint l'humilité chrétienne. Courtin annexera les deux points essentiels de cette philosophie : la valorisation de l'ordre naturel et le goût de la maîtrise de soi. Le souci continuel de mettre l'attitude humaine en accord avec l'ordre naturel fait que la morale de Courtin est surtout une morale de soumission à la nature et c'est à travers Sénèque et peut-être Montaigne mais surtout grâce à ce courant stoïcien répandu d'une manière diffuse que la grande morale antique a imprégné Courtin. Il en verra l'aspect contraignant, le combat de l'âme et du corps et la maîtrise de soi condition de grandeur.

Certains passages du *Traité de la Jalousie* (8) rappellent étonnamment les accents les plus typiques du *Manuel d'Epictète*. Les principaux thèmes du stoïcisme y sont condensés : distinction fondamentale entre le vrai bien et le vrai mal, indépendance à l'égard des événements et des troubles, bienheureuse ataraxie promise finalement au sage. Cette maîtrise de soi, selon la doctrine stoïcienne domine toute l'œuvre de Courtin, mais à travers l'imitation des Anciens, perce toujours chez lui le regret que ces beaux traits de grandeur et de ma-

Le Combat spirituel, traduction en français. Paris, Pierre le Petit, 1657. Lesclache (Louis de) — *L'Art de discourir des passions, des biens et de la charité, ou une méthode courte et facile pour entendre les tables de la philosophie* — Paris, L'Auteur, 1660. Miloyevitch (Youkossava) — *La Théorie des passions du P. Senault et la Morale chrétienne en France au XVIIème siècle*, Paris, L. Rodstein 1935.

(8) Courtin — *Traité de la Jalousie* — ch. III.

gnanimité n'aient pas été l'expression d'une âme chrétienne.

Le dernier aspect de la philosophie antique que l'Eglise catholique se prépare à assimiler est l'épicurisme : c'est son adversaire le plus dangereux car elle peut se laisser prendre à sa faiblesse apparente qui consiste dans son manque d'organisation, de cohérence et il devient en cela insaisissable ; c'est la doctrine derrière laquelle se retranchent les libertins contre lesquels l'Eglise s'acharnera parfois en vain ; nous en étudierons plus loin les agissements.

Mais l'Eglise est arrivée à concilier l'esprit mondain et la religion : on a donné le nom d'humanisme dévot⁽⁹⁾ à cette doctrine qui aura comme représentant d'une part les Jésuites et d'autre part Saint François de Sales. Les Jésuites apportent deux éléments essentiels : le goût pour l'éducation humaniste et une prédilection pour la psychologie qui conduira très vite à la casuistique et au probabilisme. Connaître l'homme, discuter sur l'homme, mesurer la puissance de ses passions : telle est leur préoccupation dominante. Celle de l'humanisme dévot défini si joliment par l'abbé Brémond « le printemps de la dévotion » c'est de présenter la religion sous une forme mystique, aimable et fleurie. A l'origine de ce courant est l'ouvrage de Louis Richeome, un *Catéchisme royal* à l'usage du Dauphin qui veut réconcilier le monde et la religion. Mais c'est Saint-François de Sales⁽¹⁰⁾ qui sera

(9) Cf. H. Brémond — *Histoire littéraire du sentiment religieux en France* — op. cit. T. I.

(10) Sur la personnalité de Saint François de Sales lire : Busson (Abbé Claude-Ignace) — *L'esprit de Saint François de Sales*, à l'usage des personnes pieuses vivant dans le monde. Besançon. Turbergue, 1850 — In-16°, 427 p. Strowski (F) — *Saint François de Sales* (nouvelle édition) Paris, Plon — 1928

l'écrivain, le théologien le plus représentatif de l'humanisme dévot. Son « *Introduction à la vie dévote* » ⁽¹¹⁾ marque la date capitale de la réconciliation de l'Eglise et de l'esprit mondain épuré et comme christianisé. Il ouvre la voie de l'unité, rend le mysticisme accessible à l'homme du monde et à la femme mariée. Les causeries religieuses, les lectures spirituelles, l'apostolat mondain deviennent à la mode. On s'adresse à l'homme concret, on peint ses défauts, on lui dicte une vie spirituelle qu'il n'aura plus de peine à incorporer dans sa vie sociale.

Plus intéressant encore bien que moins populaire est le *Traité de l'amour de Dieu* ⁽¹²⁾. Dans ce livre apparaît le tempérament de Saint François ; il y transparaît son amour de la vie, sa confiance dans la nature et dans l'homme. Amour et volonté sont les sources qu'il a captées et canalisées vers Dieu, non d'une manière rigoureuse, mais à travers la nature, l'antiquité et la vie moderne. Sa morale est un modèle du juste milieu ; cela apparaît très nettement dans l'*Introduction à la vie dévote* au chapitre intitulé « qu'il faut avoir l'esprit juste et raisonnable ». Il préconise grâce à l'emploi de la raison, la recherche de l'équilibre et de la mesure « N'aimez rien de trop, je vous en supplie ; non pas même les vertus que l'on perd quelquefois en les outrepassant ». Toute l'œuvre de Courtin révèle cette influence salésienne.

J.P. Camus publie de 1639 à 1641 *L'Esprit du*

— In-8°. Archambault (Paul) — *Saint François de Sales*. Librairie Lecoffre, 1930 — J. Gabalda et fils, édit.

(11) François de Sales (Saint) — *Introduction à la vie dévote* 3ème édit. Lyon, P. Rigaud — 1610 — In-12.

(12) Saint François de Sales — *Traité de l'Amour de Dieu* Lyon — 1616.

bienheureux Saint François de Sales, et le courant salésien se propage avec le *Théopneste* du Père Alexis de Jésus⁽¹³⁾ et les *litanies de l'homme qui chante les louanges de la plus belle créature de Dieu* de Laurent de Paris. Le père Yves de Paris lui aussi, dépeint le gentilhomme chrétien, vante la danse et les divertissements, les sciences et les voyages. L'humanisme s'est allié définitivement avec le christianisme. Une floraison de vies de saints paraît entre 1600 et 1670. Courtin en fera ses livres de chevet. Quant il aura à étudier le mariage dans son *Traité de la Jalousie*, il se souviendra de cette tradition d'humanisme dévot en peignant l'union de l'homme et de la femme comme le symbole de l'union du Christ et de son Eglise. Il s'en souviendra encore en critiquant les « messes paresseuses » et les prêtres peu occupés dans le *Traité de la Paresse*.

Ainsi de tous côtés, il semble que l'on assiste à un redressement du monde chrétien par l'Eglise et cependant, cette brillante période a eu son « envers »⁽¹⁴⁾.

Il est naturel de s'imaginer que la renaissance religieuse, si grande qu'ait été son efficacité, ne pouvait apaiser tous les troubles nés à la suite des guerres de religion, et du schisme provoqué par la

(13) Camus (Jean-Pierre) : *L'Esprit du B. François de Sales* évêque de Genève, représenté en plusieurs de ses actions et paroles remarquables, recueillies de quelques sermons, exhortations, conférences, conversations, livres et lettres. Paris, G. Alliot, 1639-1641 — In-8° — port. T. (I, IV et VI). Alexis de Jésus (Le P.) — *Le Cours de la vie spirituelle, sous le nom de Théopneste* ou l'Inspiré. Lyon 1627 — In-12°.

(14) Cf. à ce sujet l'ouvrage de : Gaiffe (F) — *L'envers du grand siècle*, étude historique et anecdotique — Paris, A. Michel, 1924 — in-12°.

réforme. C'est pourquoi les témoignages que nous possédons sur cette période nous révèlent le nombre croissant des impies (15). Assurément, le clergé tente bien de remédier à tant de maux, mais il ne peut faire face à tout, à plus forte raison lorsque lui-même est parfois contaminé (16). La Cour aussi offre le spectacle de la dissipation et de la débauche (17), car elle se trouve mêlée aux querelles religieuses suscitées par Port-Royal (18), aux troubles de la Fronde qu'ont immortalisés des pamphlets acides et virulents. De plus l'action de l'Eglise va être entravée par le groupe des humanistes gaulois représenté en particulier par Etienne Pasquier (19),

(15) Charron Pierre — *Les Trois Veritez, contre tous Athées, Idolatres, Juifs, Mahometans, Hérétiques et Schismatiques* (nouvelle édition) Paris, 1594 — Delas — in-8° (1ère édition en 1593) — pp. 2-4. Amyraut (Moïse) — *Traité des Religions, contre ceux qui les estiment toutes indifférentes*. Saumur, C. Girard — 1631 — In-8° — pp. 2-3. Busson (Henri) — *Les sources et le développement du Rationalisme dans la littérature française de la Renaissance (1533-1601)* — Paris, Letouzey 1922 — in-8° — page 485. Strowski (F) — *Saint François de Sales* — op. cit. pp. 51-52.

(16) Sur l'état du clergé, voir: Serbat (L) — *Les assemblées du clergé de France, origines organisation, développement, 1561-1615* — Paris Champion — 1906 — In-8° — cf. pp. 288 — 290 — 311-312.

(17) — voir sur les mœurs des gentilshommes et de la cour: Brillon (Pierre-Jacques) — *Le Théophraste moderne, ou Nouveaux caractères sur les mœurs* — Paris M. Brunet — 1701 — (1ère édition 1700) — In-12° — XII — 695 p. Cousin (Victor) — *La Société française au XVIIème siècle d'après le grand Cyrus de Melle de Scudéry*, Paris — Didier, 1858, 2 vol. In-8°. Magendie (M) — *La politesse mondaine et les théories de l'Honnêteté en France au XVIIème siècle de 1600 à 1660* — Paris, Alcan 1925 — In-8°.

(18) « *L'augustinus* » est condamné.

(19) Cf. Bremond d'Ars (G. de) — *Un gaulois de la Re-*

Pierre de Lestoile et aussi par le groupe des Gallicans⁽²⁰⁾ qui condamne l'excès de la puissance pontificale et déteste les Jésuites. Certes l'Eglise pourra s'appuyer selon les circonstances sur le « parti des Politiques » car ils sont le parti de l'ordre et de l'unité. Malheureusement, ils professent l'indifférence en matière religieuse, ils laïcisent la religion par la suppression des dogmes, ils la réduisent même à une simple morale⁽²¹⁾.

Non seulement la Renaissance religieuse est combattue intellectuellement ; mais elle l'est encore dans la vie pratique : par exemple, la mode « des blasphèmes et des jurements »⁽²²⁾ « des vêtements indécents », du mépris de la religion⁽²³⁾. Ces formes d'opposition, nous les trouvons chez Théophile, chez Louis Servin et également chez le propre précepteur de Louis XIII, Nicolas des Yveteaux. L'autorité religieuse disposait du bras séculier pour faci-

naissance, Etienne Pasquier (Revue des Deux Mondes, 1er Mai 1888).

(20) Hanotaux (G) et La Force (duc de) — *Histoire du Cardinal de Richelieu* (Paris — F. Didot, Plon et Soc. de L'hist. nat. 1893 — 1935 — 4 vol. In-8° tome I pp. 523-524. Martin (Mgr. Victor) — *Le Gallicanisme et la Réforme catholique*, essai historique sur l'introduction en France des décrets du Concile de Trente (1563 — 1615) — Paris, A. Picard, 1919, Gr. In-8°. — *Le Gallicanisme politique et le clergé de France*, Paris, A. Picard, 1928 — In-8° — 337 p.

(21) Cf. Amyraut (M) — *Traité des Religions* — op. cité cf. Préface et pp. 6 — 100, 101, 107, 108 — Chauvire (Roger) — *Jean Bodin* — auteur de la République — Paris, Champion — 1914 — in-8°.

(22) Lamare (Nicolas de) — *Traité de la Police* — 2ème éd. Paris, M. Brunet — 1722 — 2 Vol. in-folio.

(23) Bardin (Pierre) — *Le Lycée*, où en plusieurs promenades il est traité des connoissances, des actions et des Plaisirs d'un Honneste homme. Paris, J. Camusat — 1632-1634 — 2 Vol. in-8° — Tome I — page 93.

liter sa tâche, mais que pouvait-elle contre la marée montante de la corruption dénoncée par les apologistes ⁽²⁴⁾ et celle du libertinage ? ⁽²⁵⁾.

(24) Sur l'œuvre accomplie par les Apologistes, voir: Rebriviettes (Guillaume de), seigneur d'Escœuvres: *L'Impiété combattue par des (sic) infidèles*, ou Discours moreaux et chrestiens sur le Psaume 13 de David. Par lesquels on peut voir que les anciens Idolatres, tant Grecs que Romains ont detesté avec David les Athées et les fruicts de l'Athéisme — Paris, Fr. Huby — 1612 — In-8°-12° — ff. 392 p. Garasse (R.P. François) — *Apologie... pour son livre contre les Atheistes et Libertins de nostrc siècle*. Et response aux censures et calomnies de l'Autheur Anonyme — Paris, S. Chappelet, 1624 — In-12° — 360 p. Bailly (Pierre) — *Les songes de Phestion*, paradoxes physiologiques. Ensemble un dialogue de l'immortalité de l'âme et puissance de nature. Paris, P. Menard 1634 — In-8° — 8 ff. 761 p. Dabillon (André) — *La Divinité défendue contre les Athées*. Paris, G. Josse, 1641 — In-8° — 8 ff. 402 p.

(25) Sur le libertinage: Mersenne (R.P. Marin) — *L'impiété des Deistes, Athées et Libertins de ce temps, combatuë et renversee de point en point par raisons tirées de la Philosophie et de la Théologie*. Ensemble la refutation du Poëme des Deistes. Paris, P. Bilaine, 1624 — 2 vol. In-8° — 834 et 506 p. Loyac (Jean de) — *Le libertin converty*, oeuvre qui faict voir la foiblesse des esprits forts de ce temps, et la fausseté de leurs maximes. Paris, T. du Bray — 1635 — In-8° — 26 ff. 462 p. Denis (J.) — *Sceptiques ou libertins de la première moitié du XVIIème siècle*: Gassendi, Gabriel Naudé, Guy Patin, La Mothe le Vayer, Cyrano de Bergerac Mémoires de l'Académie de Caen, 1884. Ducros (L.) — *Les esprits forts du XVIIème siècle*, Bull. mens. de la Fac. des Lettres de Poitiers, 1889. Perrens (F.T.) — *Les libertins en France au XVIIème siècle*, Paris, L. Chailley — 1896 — In-8°. Lachevre (F.) — *Le libertinage au XVIIème siècle* — Paris, Champion — 14 vol. — In-4° — et gr. In-8° — (1909-1924). Gaiffe (F.) — *L'envers du Grand siècle* — op. cit. Magne (Emile) — *Les Précieuses, l'Honnête homme, libertins et épicuriens*, dans J. Grand Carteret: l'histoire, la vie, les moeurs et la Curiosité. Paris, 1928 T. III — librairie de la curiosité. Mongredien (G.) — *Le XVIIème siècle galant, libertins et amoureuses*, Paris, 1929

Cependant, l'établissement solide de la monarchie arrive à inspirer la crainte et l'incroyance s'estompe peu à peu grâce à la morale, à l'affinement des mœurs qui développe la réserve, la discrétion, mais aussi une certaine hypocrisie⁽²⁶⁾.

Bien que Courtin n'appartint pas lui-même à cette secte libertine, il la côtoya d'assez près. En effet, nommé secrétaire particulier de Christine de Suède, il se trouva mêlé non seulement au groupe libertin érudit auquel la reine Christine⁽²⁷⁾ avait

— Perrin In-12. Adam (Antoine) — *Théophile de Viau et la libre pensée française en 1620* — Paris, Droz — 1935 — In-8°. Hazard (Paul) — *La crise de la conscience européenne (1680-1715)* — Paris, 1935 — Boivin — In-8°. Pintard (René) — *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle* — Paris, Boivin, 1943 2 vol. In-8°. Lebegue (Raymond) — *La Poésie française de 1560 à 1630* Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1951 — 2 Vol. In-16 — Cf. Vol. II — p. 107-118 — Théophile de Viau.

(26) Parmi les oeuvres de Molière, la pièce du Tartuffe illustre à merveille cette nouvelle tendance. cf. Molière — *Oeuvres complètes*, pp. T. Despois et P. Mesnard — Paris, Hachette (Grands Ecrivains de la France), 1873-1893 — 13 vol. In-8°.

(27) Sur la personnalité de Christine de Suède, Gaultier (Joseph) — prieur de la Valette — *Le génie de la Reine Christine de Suède — 1655* — pet. in-4° — 15 p. Arckenholtz (J) — *Mémoires concernant Christine, reine de Suède*, pour servir d'éclaircissement à l'histoire de son règne et principalement de sa vie privée — Amsterdam et Leipzig, 1751-1760 — 4 tomes en 2 vol. In-4°. Bildt (baron de) — *Christine de Suède et le cardinal Azzolino* — Paris, Plon, 1899 — in-8°. Neumann — *La reine Christine de Suède, 1626-1689* — Paris, Payot — 1936 — In-8°. Wertheimer (O. de) — *Christine de Suède* — Paris, Grasset 1937 — In-8°. Essen-Moller (E) — *La reine Christine de Suède — Etude médicale et biologique* — Hippocrate, 1937. Christine (reine de Suède) — *Lettres de la Reine de Suède et de quelques autres personnes* (pp. P. Colomiès) s.l.n.d. in-12°

offre avec enthousiasme l'hospitalité à Stockholm, mais encore il sera supplanté par le libertin Bourdelot. Ce groupe se constitua en « Tétrade » composée de Gassendi (28), de Naudé (29), de la Mothe Le Vayer (30), de Diodati, puis plus tard de Patin. Gassendi aura en particulier une grosse influence

— 72 p. Sur le libertinage en France et en Suède. Pintard (René) — *Le libertinage érudit* — op. cit.

(28) Sur Gassendi consulter: Bernier (François) — *Abrégé de la philosophie de Gassendi* Lyon — Anisson et Posuel, 1678 — 8 vol. in-16. Bougerel (Joseph) — *Vie de Pierre Gassendi* — prévôt de l'église de Digne et professeur de Mathématiques au collège royal. Paris, J. Vincent, 1737 — in-12°. Christine (reine de Suède) — *Lettres choisies à Descartes, Gassendi, Grotius etc.* — pp. L. (Lacombe) Villefranche, chez Hardi, Filocrate — 1759, 2 vol. In-12. Tamizey de Larroque (Ph) — *Documents inédits sur Gassendi* (Revue des questions historiques XXII, 1877). Isnard (Emile) — *Essai historique sur le chapitre de Digne et sur Pierre Gassendi, chanoine et prévôt (1177-1790)* — Digne, impr. Chaspoul, 1915 — in-8° — 210 p. Carte et fac. sim. Andrieux (L) — *Pierre Gassendi, prévôt de l'Eglise de Digne* — Paris, Lahure — 1927 — In-8°. Humbert (P) — *L'œuvre astronomique de P. Gassendi* — Paris, Hermann, 1936 — in-8°. Pintard (René) — *Descartes et Gassendi* — *Travaux du IXème Congrès International de Philosophie (Congrès Descartes)* — 1937 — T. II. Pour la liste complète des œuvres de Gassendi, voir: Pintard — *Le libertinage érudit*, op. cit., p. 680.

(29) Cf. Pintard — *Le libertinage érudit* — op. cit. p. 689, pour la liste complète des ouvrages de Gabriel Naudé.

(30) Kerviler (R) — *François de la Mothe le Vayer, précepteur du duc d'Anjou et de Louis XIV* — Etude sur sa vie et sur ses écrits — Paris, Rouveyre — 1879 in-8°. Wickelgren (Fl. 1.) — *La Mothe le Vayer, sa vie et son oeuvre* — Paris, Droz, 1934 — in-8°. Pintard — *Le libertinage érudit* — op. cit., p. 683-684 La liste complète des œuvres de La Mothe le Vayer — p. 683-684.

sur son temps. On cite parmi ses disciples Scarron, Molière, Cyrano de Bergerac ⁽³¹⁾.

Ces libertins apparaissent étroitement liés les uns aux autres, ils doivent toujours feindre des opinions orthodoxes et emprunter des procédés d'une prudence hypocrite. Leurs idées communes constituent un système cohérent, ils ont tous pris position pour l'héliocentrisme après Galilée, en conséquence, ils refusent de s'incliner devant l'autorité en matière philosophique et adoptent un système matérialiste et atomistique inspiré d'Épiqueure qui leur fait combattre toutes les formes du surnaturel et de la religion. Enfin, ils font tous la distinction entre le domaine de la foi et celui de la raison. Mais ces libertins sont une minorité et il faut noter qu'ils ne sont nullement révolutionnaires : conformistes en religion, partisans de l'absolutisme en politique, ils méprisent le peuple.

Parallèlement à ce courant libertin, l'influence mondaine tente dans une France pacifiée d'affiner les mœurs de la noblesse et de lui faire goûter les divertissements de l'esprit. C'est dans les Salons particuliers ⁽³²⁾ de la Marquise de Rambouillet, de

(31) Lachevre (F) — *Les œuvres libertines de Cyrano de Bergerac*, Paris, Champion — 1921 — (2 vol. in-8°).

(32) Sur la vie dans ces Salons et la Société à cette époque, Cousin (Victor) — *La Société française au XVII^e siècle d'après le Grand Cyrus de Melle de Scudéry*, Paris, Didier, 1858 — 2 vol. in-8°. Desnoireterres (Gustave Le Brissoys) — *Les Cours galantes* Paris, E. Dentu — 1860-1864 — 4 vol. in-18°. Magendie (M) — *La politesse mondaine* — op. cit. Ivanov (N) — *La Marquise de Sablé et son salon* Paris, Presses modernes, 1927. Magne (Emile) — *Les Précieuses, l'Honnête homme, libertins et épicuriens* — op. cit. Reynier (G) — *La femme au XVIII^e siècle — Ses ennemis et ses défenseurs* — Paris 1929 — J. Tallandier. Fagniez (G) — *La femme et la société française dans la 1^{ère} moitié du XVIII^e siècle* — Paris, Gamber,

Mademoiselle de Scudéry et de Madame de Sablé que se concentre la vie mondaine de 1610 à 1660. Tous les écrivains de valeur et toute la société aristocratique fréquentent ces salons. Les grands seigneurs sont représentés par Condé, La Rochefoucauld, le duc de Montausier ; parmi les écrivains on remarque Voiture, Balzac, Benserade, Corneille, Godeau, Bossuet.

Cette vaste réaction contre la grossièreté des mœurs, du langage et même des sentiments opère partout en France une véritable révolution. Grâce au développement de la vie mondaine, à la collaboration des écrivains et du public et aussi au renouveau religieux, se dégage peu à peu ce type de « l'honnête homme » décrit par le Chevalier de Méré (33). Le règne de la politesse est né et les livres sur la politesse abondent. L'on réédite d'abord certaines œuvres du XVIème siècle (34). L'Art de plaire est étudié dans tous les ouvrages et exprimé dans toutes les conversations. On discute dans le *Journal des Scavans* de la différence entre honnêteté, bienséance, modestie et civilité. On se propose d'atteindre un idéal où se côtoient les vertus chrétiennes et le mérite de l'honnête homme. Un grand nombre de traités témoignent de cette préoccupation (35)

1929 — In-8°. Mongredien (G) — *Le XVIIème siècle galant, libertins et amoureuses* — op. cit. — *Madeleine de Scudéry et son salon* — Paris Tallandier, 1946.

(33) Méré (Le Chevalier de) — *Maximes, sentences et réflexions morales et politiques* par L.C.D.M. — Paris, 1687 — In-12°.

(34) Casa (Giovanni della) — *Le Galathée, premièrement composé en italien par J. de la Case, et depuis mis en fr., latin et espagnol.* Lyon 1958 — In-18° — Une autre édition publiée à Genève — 1609 — In-16°.

(35) Campani (Fabrice) — *La vie civile de Fabrice Campani*, divisée en dix livres auxquels est généralement traitée

parmi lesquels on peut relever le *Traité de la Civilité* de Courtin.

du bon sens et du jugement, duquel on doit user aux conversations civiles. Paris, Huby 1608 — In-12° — III — 447 — ff. et l'index. Van der Putte (Hendrik) — *Comus ou Banquet Dissolu des Cimerriens*, songe où par une infinité de belles feintes et inventions, les moeurs dépravées de ce siècle et principalement aux Banquets sont descrites, reprisés et condamnées; trad. du latin de Erycids Pluteanas par Nicol. Pelloquin — Paris 1613 — in-12° — (pseud. de Van der Putte). Bardin (Pierre) — *Le Lycée*, où en plusieurs promenades il est traité des Connoissances, des Actions et des Plaisirs d'un Honneste homme. Paris, J. Camusat — 1632-1634 — 2 vol. — in-8°. Du Bosc (Le P. Jacques) — *L'Honneste femme* — Paris — P. Billaine — 1632 — In-8° — pièces limin. et 347 p. Faret (Nicolas) — *L'Honneste homme*, ou L'Art de plaire à la court. Paris — T. Quinet — 1634 — In-4° — P — VIII — 263 p. et la table. Grenaille (F. de) — *L'Honneste fille* — Paris J. Paslé, 1639-1640 — 3 vol. In-4°. — *L'Honneste garçon* ou l'Art de bien élever la noblesse — Paris — T. Quinet, 1642 — 2 parties en 1 vol. in-4°. — *La Mode* ou caractères de la religion, de la vie, de la conversation — Paris, N. Gassé, 1642 — in-4° — pièces limin. 338 p. Chosier (Sr) — *La philosophie de l'honneste homme* pour la conduite de ses sentiments et de ses actions — Paris 1648 — in-4°. Callières (Jacques de) — *Traité de la fortune des gens de qualité et gentilshommes particuliers* — Paris — L. Chamhoudry, 1658 — in-12° — V — 467 — 12 p. Balzac (J.L. Guez de) — *Aristippe* ou de la Cour... Rouen et Paris, A. Courbé — 1659 — in-12°. Cureau de la Chambre (Marin) — *L'Art de connoistre les hommes* — *Première partie* où sont contenus les discours préliminaires qui servent d'introduction à cette science, Paris, P. Rocolet, 1659 — in-4°. Bourdonne (De) — *Pensées d'un gentilhomme qui a passé la plus grande partie de sa vie dans la Cour et dans la guerre* — Jouxte la copie, à Paris, chez A. Vitré, 1659 — In-12° — pièces liminaires et 396 p. Marmet de Valcroissant (Melchior de) — *Maximes pour vivre heureusement dans le monde et pour former l'honneste homme* — Paris de Sercy — 1662 — In-12°, pièces liminaires — 275 p. et la table. Chalesme (de) — *L'homme de qualité* ou les Moyens de vivre en homme de bien,

Les romans tels l'Astrée, les Pastorales dramatiques ont aussi sur les mœurs une action réformatrice et éducatrice. Littérature et Salons au début du siècle ont donc joué un très grand rôle dans l'histoire de la pensée du XVIIème siècle, ils ont créé l'atmosphère de galanterie et d'héroïsme du siècle de Louis XIV. Héroïsme dont Descartes et Corneille seront les théoriciens.

En effet, l'un et l'autre contemporains des conspirations contre Richelieu et des troubles de la guerre de Trente ans, sont des hommes à l'âme bien trempée, peu enclins à s'intéresser aux enfantillages de la vie sentimentale ; ils sont dominés par la raison et par un besoin impérieux d'action.

Pour Descartes (36), les passions sont de bru-

et en homme du monde. Paris A. Pralard — 1671 — In-12° — XII — 254 p.

(36) Descartes (R) — *Oeuvres complètes* pp. Ch. Adam et P. Tannery — Paris L. Cerf — 1897-1910 — 12 vol. In-4°. Baillet (Adrien) — *La vie de M. Descartes, réduite en abrégé* — Paris G. de Luynes — 1692 — In-12° — XVIII — 376 p. Sur l'ensemble des problèmes cartésiens : Recueils d'études publiés en 1937 dans les numéros spéciaux de la *Revue Philosophique* et de la *Revue Métaphysique* et les Travaux du IXème Congrès international de Philosophie, Hermann Tome I et II. Krantz (J.M. Emile) — *Essai sur l'Esthétique de Descartes*. Paris, Germer — Baillière — 1881 — in-8° — 367 p. Brunetière (F.) — *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française* — Paris, Hachette, 4ème série — 1891 — In-16°. Gilson (E) — *La liberté chez Descartes et la théologie*, Paris, Alcan, 1912 (montre l'influence de la théologie sur la formation des idées de Descartes). Gilson (E) — *Etudes sur le rôle de la pensée médiévale dans la formation du système cartésien* — Paris Vrin 1930. Gouhier (H) — *La pensée religieuse de Descartes* — Paris, Vrin 1924 — *Essais sur Descartes* — Paris, Vrin 1937. Mesnard — *Essai sur la morale de Descartes* — Paris, Boivin 1936 — In-8°. Alquié (F) — *La découverte métaphysique de*

tales impulsions qui ont leur origine dans le corps ; l'âme doit avant de s'y abandonner leur imposer le double contrôle de la raison et de la volonté. Plus large encore est la portée du *Discours de la méthode*, car Descartes ne représente plus seulement sa génération, mais son siècle, et même à certains égards, les temps modernes dont il détermine par anticipation l'esprit. Tout le monde a lu et applaudi son ouvrage car il représentait pour tous le sentiment très fort du pouvoir de la raison qui existait déjà à l'état embryonnaire dans la pensée du début du siècle. L'influence cartésienne sur l'œuvre de Courtin est très forte. Le *Traité de la Jalousie* tout particulièrement en est la preuve. Il ne faut pas oublier qu'en 1660, au moment où Courtin exerce ses fonctions dans les cours, l'engouement pour Descartes atteint son apogée grâce à une large diffusion du cartésianisme. On ouvre des salons cartésiens, ceux de Madame de Bonnevaux, Madame d'Outresale, Madame d'Hommeccour, de Mademoiselle du Pré « La Cartésienne ». Le monde de la magistrature et du barreau est conquis ; celui des cours ne tarde pas à l'être également et Courtin est bien placé auprès de la Reine de Suède pour partager cet enthousiasme, pour se faire l'écho de ce courant. Le Duc de Luynes traduit lui-même les *Méditations philosophiques* (37) et l'on fait des conférences sur les « tourbillons » dans les Salons.

Courtin toutefois ne semble pas avoir été sensible à l'aspect révolutionnaire du cartésianisme

l'homme chez Descartes — Paris, Presses Universitaires, 1950
384 p.

(37) Luynes (duc de) — Trad. de Descartes : *Méditations de prima philosophia* — *Méditations métaphysiques* 2ème édition — Paris 1946 — In-8°.

mais plutôt à ce qui chez Descartes continue Aristote et la tradition, comme en témoigne son *Traité de la Jalousie* où sont cités alternativement le *De Anima* et le *Traité des Passions*, à propos de l'explication psycho-physiologique des passions. Le rationalisme en général apparaîtra dans tous les travaux de Courtin qui voit comme Descartes, dans la raison, l'expression d'un décret divin.

Corneille⁽³⁸⁾ qui appartient, nous l'avons dit, à la famille spirituelle de Descartes, diffère toutefois de lui. Certainement, à partir du *Cid*, il donna la première place aux forces volontaires et raisonnables de l'âme⁽³⁹⁾. Mais n'oublions pas que jusqu'à l'illusion, ses comédies se rattachent à l'inspiration pastorale et romanesque de l'époque. Peut-on en effet s'abstraire de son temps ? Comme habitué du salon de Madame de Rambouillet, il a connu l'âme humaine. Comme élève des Jésuites, il a pu subir l'influence des néo-stoïciens. Il a pris parti pour le libre arbitre dans la querelle de la grâce. Il a exposé dans *Cinna* les théories de Machiavel⁽⁴⁰⁾

(38) Cf. La Thèse de M.O. Nadal: *Le sentiment de l'Amour dans l'oeuvre de Pierre Corneille*. Paris, Gallimard, 1948 — in-8° — ainsi que ses deux articles parus dans le *Mercure de France*: 1) *L'Ethique de la Gloire au XVIIème siècle* — 1er Janvier — numéro 1037 du 1er Janvier 1950 — p. 22 sqq. 2) *L'Exercice du Crime chez Corneille* — 1^o Janvier 1951 — p. 27 sqq.

(39) Cf. Thèse de M. Nadal: Introduction — p. 22-25.

(40) Sur l'influence exercée par Machiavel ou du Machiavelisme sur l'oeuvre de Corneille: Cf. Cheruel (Albert) — *La pensée de Machiavel en France*, Paris, 1835 — L'artisan du Livre (p. 115-117). Benoist (C) — *Le Machiavélisme* — Paris 1907-1936 — Plon, 3 vol — in-16°. Benoist (C) — *L'influence des idées de Machiavel* — Recueil des cours de l'Académie de droit international — 1925 — tome IV.

sur la puissance du prince. Il a lu Balzac ⁽⁴¹⁾, Chapelain ⁽⁴²⁾, Sarasin ⁽⁴³⁾, et peu à peu s'est formée chez lui une éthique de la gloire ⁽⁴⁴⁾. C'est là une de ses conceptions les plus originales et elle est fort éloignée du christianisme. La gloire étant « le principe et la fin, la loi et la foi » ⁽⁴⁵⁾ de sa morale, il n'est pas surprenant qu'elle oppose Corneille aux Jansénistes. Pascal et La Rochefoucauld seront les adversaires acharnés de cette doctrine. Courtin fut légèrement imprégné de Jansénisme et cela n'est sensible que dans son ouvrage posthume « *L'Esprit du Saint Sacrifice de l'Autel* ».

Le Jansénisme ⁽⁴⁶⁾ donne en effet une solution

(41) Balzac (J.L. Guez de) — *Oeuvres de J.L. de Guez, sieur de Balzac* publiées par L. Moreau — Paris et Lyon, Librairie Jacques Lecoffre — 1854 — 2 vol.

(42) Chapelain (Jean) — *Dialogue de la Gloire* — Bibliothèque Nationale mss. Fr. 12848, publié par Fidaio-Justiniani dans l'Esprit classique et la Préciosité au XVIIème siècle.

(43) Sarasin (Jean François) — *Oeuvres*, rassemblées par Paul Festugière — Paris, Champion — 2 Vol. In-18.

(44) Sur le climat héroïque cf: Strowski (F) — *Pascal et son temps* — Paris 1907 — Plon, 3 vol. in-16. Sabrie (J.B.) — *De l'Humanisme au rationalisme* — Pierre Charron (1541-1603) — Paris 1913 — F. Alcan In-8°, 552 p. portrait. Zanta (Léontine) — *La Renaissance du stoïcisme au XVIème siècle* — Paris, Champion — 1914 — In-8°, chap. III — pp. 210-224, chap. VII — pp. 287-307. (La philosophie morale des stoïques). Rivaille (Louis) — *Les débuts de Pierre Corneille* — Paris, 1936 — Boivin et Cie —

(45) Nadal (O) — *Le sentiment de l'amour dans l'oeuvre de Pierre Corneille* — op. cité — page 305.

(46) Sur le jansénisme: Brunetière (F) — *Jansénistes et cartésiens* — Etudes critiques — 4ème série — Tome III et IV — Paris, Hachette — 1891 — In-16. Sainte-Beuve (Charles Augustin) — *Port Royal* — 6ème édition, Paris, Hachette — 1901 — 7 vol. In-16. Racine (Jean) — *Histoire de Port Royal* — édition Gazier Société d'imprimerie et d'édition — 1909.

à ce problème très délicat de la liberté humaine. L'homme devenu mauvais depuis le péché originel ne peut faire son salut sans le secours de la grâce ; mais cette grâce n'est pas octroyée à tout le monde. Dieu choisit ses élus sachant avant notre naissance même si nous serons sauvés ou damnés. Donc, cette dure et désolante doctrine voue l'immense majorité des hommes à la damnation éternelle. Cette théorie janséniste de la grâce est en contradiction formelle avec la doctrine orthodoxe. L'Eglise admet que Notre Seigneur Jésus Christ est mort pour tous les hommes, que la grâce est donnée à tous, et qu'il dépend de chacun de nous de l'accepter ou de la refuser. Elle permet même aux fidèles d'opter pour la doctrine de Saint-Thomas d'Aquin ou pour celle du Jésuite Molina qui, l'une et l'autre, concilient le libre-arbitre et la grâce.

A cette doctrine désespérante, correspond une morale d'une incroyable rigueur, le besoin d'ascétisme qui travaillait les âmes l'explique en partie. Un autre aspect du Jansénisme, c'est la fidélité à la méthode cartésienne, car le principe de leur hérésie est tout rationaliste, ils ont appliqué la raison aux choses de la foi. Héros de la volonté par le perpétuel effort de leur conduite, héros de la raison par les infatigables argumentations de leurs ouvrages, ceux qu'on a appelés les stoïciens du Christianisme, continuent la tradition cornélienne et cartésienne. Mais le Jansénisme dénonce comme une dangereuse illusion cette confiance dans l'homme qui était la base de la psychologie cornélienne.

Bremond (H) — *Histoire littéraire du sentiment religieux en France* — op. cit. Calvet (J) — *La littérature religieuse de François de Sales à Fénelon* — (Tome V de *l'Histoire de la Littérature française*) — Paris J. de Gigord — 1938 — In-8° — 655 p.

Pascal (47) est parmi ceux qui peignent le plus fortement le néant de la gloire, la misère de l'homme, jouet des « puissances trompeuses », la vanité de l'ambition et de l'amour-propre. « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et notre propre être ; nous voulons vivre dans l'idée des autres une vie imaginaire et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver notre être imaginaire et négligeons pour cela le véritable... » (48).

Certes, il ne méprise pas l'homme et il est convaincu de la grandeur du « roseau pensant ». Mais cette grandeur réside uniquement dans la charité.

A ce courant se rattachent un grand nombre de moralistes (49) tels que La Rochefoucauld (50),

(47) Deman (Th) — Article sur le Probabilisme dans le *Dictionnaire de théologie catholique* — Tome XIII. Truc (G) — *Pascal. Son temps et le nôtre* — Paris, Albin — Michel — 1949 — In-8° — 397 p. Sur les Pensées: Lafuma (Louis) — *Recherches Pascaliennes* — Paris Delmas, 1949 — 160 p. *Controverses pascaliennes* — Paris, Ed. du Luxembourg — 1952 — In-16 — 190 p. Sur la philosophie de Pascal: Prigent (J) — *La conception pascaliennne de l'ordre* — (ordre, désordre, lumière — Voir p. 190-209) Paris 1952.

(48) Cf. Pascal (Blaise) — *Oeuvres complètes* pp. L. Brunschvig, P. Boutroux et F. Gazier — Paris Hachette — (Grands Ecrivains de la France), 1904-1914 — 14 vol. in-8°, page 793.

(49) Sur les Moralistes au XVIIème siècle, consulter: Bary (R) — *La Morale* — Paris, Vve Alliot, 1663. Brunetière (F) — *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française* — Paris, Hachette, quatrième série — 1891 — In-16. Morinet (Daniel) — *Histoire de la littérature française classique (1660-1700)* — Ses caractères véritables, ses aspects inconnus — Paris, A. Colin 1940 — in-8° — 427 p. Adam (Antoine) — *Histoire de la littérature française au XVIIème siècle*, 4 tomes Paris, 1948-51, 52 et 54. Benichou (Paul) — *Morales du Grand Siècle* — Paris 1948 — 232 p. In-8°.

(50) La Rochefoucauld — *Oeuvres complètes* p. Gilbert

Esprit ⁽⁵¹⁾, Nicole ⁽⁵²⁾, l'abbé d'Ailly ⁽⁵³⁾ ainsi qu'une multitude d'écrivains moins célèbres ⁽⁵⁴⁾. Le foyer de la discussion est le salon de Madame Du Sablé qui fait publier « *Les Vertus Humaines* » de l'Abbé Esprit, et « *Les Pensées diverses* » de l'Abbé d'Ailly. Vers la même époque paraissent les « *Essais*

et Gourdault, Paris, Hachette (Grands Ecrivains de la France) 1868-1883 — 4 vol. In-8°. Magne (E) — *Le vrai visage de la Rochefoucauld* (5è éd. Paris, Ollendorff, 1923 — In-16 — 215 j. pl. portraits. Grubbs (H.A.) — *La Genèse des Maximes de la Rochefoucauld*. Revue d'Histoire littéraire oct.-déc. 1932 et janvier-mars 1933.

(51) Esprit (J) — *La Fausseté des vertus humaines* — Paris A. Pralard, 1693 — In-12 — Préface et 496 p. (1ère édi. 1677-1678).

(52) Nicole (Pierre), Sieur de Chanterresne: *De l'éducation d'un Prince* divisée en trois partie dont la dernière contient divers traittez utiles à tout le monde — Paris 1670 — in-12.

(53) Ailly (D') — *Sentiments et maximes sur ce qui se passe dans la Société Civile* — Paris, L. Josse — 1697 — In-8°.

(54) Entre cent ouvrages: Rousseau (A) *Nouvelles Maximes* ou Réflexions morales. Paris, P. Le Petit, 1679 — In-12 — 118. Serge (Abbé) — *Essais de maximes et de poésies morales* — Paris, Vve Thiboust et P. Esclassan — 1682 — 3 parties en I vol. In-12. Frain du Tremblay (J.) — *Conversations morales sur les jeux et les divertissements* — Paris A. Pralard, 1685 — In-12° — pièces limin. 432 p. Vernage (de) — *Nouvelles réflexions* ou sentiments et maximes morales et politiques — 2è édi. Paris, Amaulry 1691. Abbadié (J) — *L'art de se connaître soi-même* ou la Recherche des sources de la morale — Rotterdam — P. Vander Slaart — 1692 — 2 parties en I vol. In-12). Goussault (Abbé) — *Réflexions sur les défauts ordinaires des hommes et sur leurs bonnes qualités* — Paris Vve M. Guerout — 1692 — In-12°. *Les Conseils d'un père à ses enfants* — Paris — M. Brunet — 1695 — In-12 — X — 324 p. Brillon (P.J.) — *Portraits sérieux, galands et critiques*. Paris Brunet, 1696 — In-12° — X — 363 p. *Suite des Caractères de Théophraste et des pensées de M. Pascal* — Paris E. Michallet, 1697 — In-12° — VIII — 253 p.

de morale » de Nicole. Ainsi la littérature morale du siècle de Louis XIV, semble s'intéresser particulièrement au problème de la grandeur humaine, tantôt pour l'exalter, tantôt pour ruiner son prestige.

C'est dans cette atmosphère où circulent tant de courants qui se heurtent, se contrarient ou au contraire se complètent et s'influencent que prend place l'œuvre de Courtin.

Kamal Farid



BON REVEIL !

LE JEUNE ARTISTE

Minuit avait sonné; sauf les vrais buveurs tout le monde était parti après avoir accompli ce que chacun croyait être son devoir: passer à la taverne. Restaient les vieux habitués, les amants de la nuit et ses courtisans, les chercheurs d'ombre que la lumière du jour bles-

RESUME. — Dans un petit village de la Haute-Egypte, que la ligne de chemin de fer a négligé, l'auteur met en scène les habitués de la taverne, en une série de portraits admirablement tracés: le tavernier, le boucher, le nain, la boiteuse, l'artiste. Mais la vie de tout le monde va être bouleversée et transformée par l'arrivée de l'Oustaz.

N.D.L.R. — Voir le début dans les numéros de décembre 1957, janvier et février 1958.

Yéhia Hakki est né au Caire en 1905. Etudes de Droit à l'Université Egyptienne. D'abord avocat, il entre dans l'Administration. En 1927, il est nommé Secrétaire de Préfecture à Manfalout, en Haute Egypte. En 1929, il entre au Ministère des Affaires Etrangères, où il devient, après une longue carrière, ministre plénipotentiaire en Lybie. Il est actuellement Directeur Général de l'Administration des Arts au Ministère de l'Orientalion Nationale. Les principales œuvres de Yéhia Hakki sont des recueils de contes et de nouvelles: **La lampe à huile** (1944), **Boue et Sang** (1955), **La mère des estropiés** (1955). L'œuvre que nous publions aujourd'hui, parue en 1956, est la plus longue de l'auteur. Cependant, fidèle à son génie de conteur, Yéhia Hakki l'a composée de petites pièces indépendantes et son unité est plutôt impressionniste et orchestrale. « La Revue du Caire » a déjà publié de Yéhia Hakki **La lampe à huile** (nov. et déc. 1953) et **Le Facteur** (sept. à déc. 1956).

se et qui voient en plein soleil les créatures vivantes ou les pierres sous une image crue dont les détails précis et nus n'ont plus de charme. Les premiers font penser à une troupe de soldats errants dans l'éclat du jour, menés vers une bataille où ils ignorent leurs postes de combat. Le courage de ces hommes se puise non dans leur cœur mais dans le reflet et l'éclat des armes sur leurs visages : il n'est pas étonnant que dans leur expression fussent mêlées une souffrance et une lassitude qu'ils essayent en vain de cacher. Quant aux hommes de la nuit qui n'élèvent jamais la voix, dont la conversation est proche de la confidence, ils écoutent, le soir venu, le murmure des créatures éveillées ou endormies, ils entendent leurs secrets, leurs beautés, leurs souffrances, leurs mystères, leurs actions de grâce au Créateur de l'Univers. La nuit est pour eux paix, plénitude et grâce. Entre chaque étoile et leur cœur brille un rayon perpétuel.

Dans la taverne l'agitation se calma, chacun se retira en lui-même heureux de sentir son être délassé, son énervement calmé, se trouvant à nouveau comme un enfant, couché dans la taverne comme dans un berceau, bercé par l'ivresse comme par une tendre main qui lui verserait l'oubli.

Le patron, heureux, nous servait sa meilleure boisson qu'il refusait aux autres.

Mais le calme des âmes ne dure pas longtemps, car elles sont assoiffées de changements, prenant beaucoup pour donner abondamment. Le bonheur n'est pas dans la fortune aussi immense soit-elle si elle reste stagnante, mais dans son renouvellement perpétuel même si elle

doit diminuer. Nous ressentîmes donc un vif plaisir et la joie nous emplit le cœur à tous quand nous vîmes entrer le jeune artiste comme une brise suave, son violon à la main. Les cercles formés autour des tables se rompirent et on l'entoura, il devenait le maître de l'endroit : la première place étant toujours donnée à l'artiste où qu'il aille.

Le père de ce jeune homme était le plus gros commerçant en grains du village et il ne possédait que ce fils unique. Il inspectait ses greniers, partait au marché l'esprit tranquille, le regard sûr, sachant qu'après lui son fils prendrait sa place et continuerait son renom, si un jour la maladie le terrassait ou si la mort le prenait soudain. Il envoya son fils à l'école pensant qu'il le rappellerait au magasin quand le garçon aurait obtenu son diplôme. Il lui ordonnerait alors d'y rester comme son ombre ou de l'accompagner dans ses voyages dans l'espoir que son fils s'aguerrirait et s'habituerait à la fatigue et à la patience et s'initierait aux secrets du commerce qui, d'après le vieil homme, ne se trouvaient pas dans les livres mais s'apprenaient par l'entraînement et la pratique.

Mais le cas du fils était étonnant, il ne supportait pas le métier de son père, il était gêné de discuter avec le fellah pour abaisser le prix du blé d'un millième ou deux, il détestait l'argent, le capital, l'addition et la soustraction. Le commerçant, pour lui, était un homme impénétrable, renfermé, prospectant dans l'avenir ou bien un combattant sans pitié et sans lois. Nombreux sont les fils qui critiquent inconsciemment leurs pères. Ce jeune homme ne comprenait rien au commerce et aucune des affai-

res qu'il avait entreprises sans l'aide de son père ne réussit jamais. Mais qu'avait-il à voir dans tout cela ! Son âme vibrait de voix mystérieuses qui se glissaient vers lui de toutes parts : s'ils s'asseyait dans la boutique paternelle, il surprenait le bruit du marteau du forgeron, le son des sabots des bêtes allant et venant, le grincement d'une porte, et tout cela trouvait dans son cœur un écho et un sens. S'il allait au marché avec son père, il était perdu, ne sachant à quel son il devait prêter attention. Le murmure des arbres, le clapotis de l'eau, le hurlement du vent ou le bruissement du maïs, remué par la brise, même l'oiseau planant au ciel lui chuchotaient une harmonie particulière. Et par dessus tout les voix de son être même le remuaient comme s'il était un coffret plein de diamants et d'éclairs, de perles et de gouttes de rosée, de rubis et de blessures d'amour, d'émeraudes et d'un calme noble et pur, tout cela voulait s'exprimer par ses lèvres et naître à la lumière par ses yeux. Il prit note au fond de son cœur des appels des vendeurs, de nos chansons populaires et de nos tristes plaintes. Son oreille captait au milieu des cris l'appel d'un fellah à un autre par delà l'étendue du fleuve, appel qui faisait vibrer les cœurs. Il lui suffisait d'entendre une seule fois un air quelconque ou une chanson pour qu'elle s'éternise en lui. Celui qui l'apercevait installé dans sa boutique le croyait insensible à ce qui l'entourait, son regard fixé au loin dans le vide, ses lèvres sifflant doucement, ses doigts tapotant son genou, murmurant comme s'il mastiquait quelque chose de bon et de mou. Quand je le voyais dans cet état, j'étais surpris par la qua-

lité de son regard. Je sens qu'il existe dans la tête du commun des mortels, derrière leurs prunelles une espèce de miroir qui renvoie les images qui s'y imprègnent et que les yeux reflètent. Mais il y a des têtes qui ne possèdent pas ce miroir, étant directement reliées aux secrets de la Nature; les images passent par leurs yeux et tombent dans un grand vide d'où elles ne reviennent plus: cette qualité du regard est visible chez les animaux, les artistes rêveurs et certains fous.

Le père se mit à surveiller son fils, le cœur tremblant de tendresse. Ce qui aurait pu le rendre heureux ç'eût été la vue de ce fils au magasin, ce spectacle lui rappelant ses propres souvenirs de jeunesse quand il fut jeté tôt dans la vie pour gagner son pain, sans personne pour le conseiller, sans un expert du métier pour guider ses premiers pas. Malgré cela son cœur de père n'enviait pas son fils d'avoir eu plus de chance, son bonheur le plus grand était de l'entourer de ses soins, lui traçant le chemin, le protégeant des embûches, le guidant tendrement. Tous ses efforts étaient-ils donc perdus et vains? Le monument élaboré patiemment, pierre à pierre, allait-il s'écrouler? Le père posa un jour à son fils une question:

— Que veux-tu faire de toi-même dans ce monde ?

Honteux, le jeune homme se tut puis relevant la tête il répondit:

— Je veux devenir compositeur. C'est la vocation pour laquelle je suis né, la raison pour laquelle j'ai été créé.

Ce fut un coup de poignard pour le père:

— Et ce métier, si tu veux appeler com-

poser de la musique un métier, pourra-t-il te rapporter de quoi vivre, je ne dis pas largement, mais de quoi suffire à tes besoins et te protéger de la misère ?

— Je l'ignore. Je n'y ai pas pensé, je suis comme lié, je n'ai pas le choix. Si je pouvais pour te plaire boucher mes oreilles aux mélodies, je l'aurais fait car je désire t'obéir plutôt que m'opposer à toi.

— Mon fils, je ne te demande pas de la gratitude et tout ce que je désire pour toi c'est que tu réussisses en tant qu'homme. On n'est pas complètement viril si on ne fait pas un travail qui rend service aux hommes, agrandit la terre et augmente le gain. Musicien ? Le monde peut vivre aisément sans musique, mais peut-il vivre un jour sans pain ? Mon fils, l'homme n'a pas été créé pour jouer et rêver, mais pour lutter. Tu vois l'enfant venir au monde, les mains jointes poussant du pied et ses pleurs avertissent qu'il arrive pour s'ouvrir durement un chemin dans le combat de la vie. Sur ton honneur, as-tu jamais vu un enfant naître en chantonnant ?

Le jeune homme baissa la tête, le front couvert de sueur et ne répondit pas. Son père comprit que ses efforts étaient vains et il n'est pas au monde de douleur plus terrible que celle d'un père s'apercevant que tous les soins et la tendresse dont il avait entouré son fils n'étaient que vent soufflant dans une outre déchirée. Il se fâcha, l'éloigna de son entourage et lui compta l'argent qu'il lui donnait. La plupart des villageois prirent le parti du père et méprisèrent le jeune homme et ses désirs, le traitant d'ingrat et de présomptueux. Quant à nous,

habitués de la taverne, le jeune artiste nous était cher, indispensable, nous l'aimions de tout cœur et malgré notre attachement pour lui nous espérions que l'occasion lui serait offerte de partir à la capitale pour apprendre davantage et pour obtenir du succès dans le monde. Nous étions surpris du bonheur visible qui inondait son âme et son visage malgré la dureté de son père et la mauvaise opinion que lui témoignait sa famille. Il me disait :

« — Les problèmes du boire et du manger sont simples, il n'y a pas d'homme qui meurt de faim et de soif. Le vrai point faible est l'ambition et je n'ai aucun désir de richesses ou d'opulence. Mon bonheur serait de vivre libre pour moi-même et d'exprimer dans ma musique tout ce que j'entends et tout ce que je sens. Je suis sûr d'être alors le plus heureux des hommes. Si l'on me sépare de la musique, mon âme sera détruite. Peut-être aussi mon désir a-t-il sa source dans l'amour que je porte aux hommes de mon pays. Je sens que j'ai quelque chose à leur dire, je ne supporte pas leurs chansons d'aujourd'hui ; chaque fois que je les écoute mon front se couvre de honte, je repousse ces chansons légères, superficielles qui semblent l'écho de basses coucherries. Comment ces airs-là pénètrent-ils dans nos maisons et passent-ils dans la bouche de nos enfants ? C'est une catastrophe ! J'ai souvent entendu la description des maux dont souffre ma patrie et leur ordre d'importance : pour moi ils se suivent ainsi : les chansons légères, la pauvreté, l'ignorance et la maladie. Oui, je mets les chansons légères en tête de liste. »

Si vous me demandez pourquoi ce jeune

homme venait à la taverne, je vous répondrai qu'il n'aimait pas l'alcool et n'en buvait point, car son âme était celle d'un pur-sang refusant la cravache. Il détestait que les beautés de l'art soient les fruits d'un complexe, d'un refoulement ou bien dues aux vapeurs de l'alcool et aux mirages des narcotiques. Ce ne sont qu'illusions trompeuses et brillantes, où s'épanchent des hommes perdus et délirant mais ce ne sont que mensonges, à l'existence éphémère.

Quand il entra, ce jour-là, dans la taverne et que nous l'entourâmes, il nous regarda et dit :

— Un mystérieux motif me pousse jusqu'à vous, j'aime votre compagnie et l'atmosphère de votre taverne, telle quelle est, malgré l'odeur de la toilette qui s'y mêle où se soulagent continuellement les buveurs de bière. Je sens ici la même chaleur et la même vie que je trouve au milieu des champs et parmi les fleurs. Les heures que je passe avec vous m'inspirent mes meilleures compositions ; et puis vous êtes tous les amis que je possède dans notre village, que Dieu lui pardonne !

Le tavernier lui dit en souriant malicieusement :

— Pourquoi n'avouez-vous pas que vous cherchez un public qui écoute votre musique, en étant sûr de son approbation ? Je ne crois pas que l'inspiration durerait longtemps si l'artiste ne pouvait atteindre les gens ni s'unir à eux par cette affinité spirituelle qui est la base et le but de toute production artistique ?

Le jeune homme répondit :

— Ignorant ! Je compose d'abord pour moi-même ; mais je suis généreux, j'aime les

hommes et rien n'est plus agréable à mon cœur que de les inviter à goûter avec moi toute beauté que je crée. Que voulez-vous que je vous joue ce soir ?

Le boucher lui demanda :

— Faites-nous entendre d'abord de l'ancien, pour que ses mélodies pénétrant nos oreilles et nos cœurs, vous nous jouiez ensuite du moderne de vos compositions que nous serons ainsi plus à même de comprendre. Nous goûterons plus rapidement la différence entre les deux musiques. Le nain l'interrompit, désirent paraître fin connaisseur en tous les arts :

— Laissez-le à son humeur, on ne commande pas à un artiste !

Le jeune homme commença par nous jouer des airs et des mélodies anciennes que nos âmes buvaient avidement ; nous nous rappelâmes nos pères et nos aïeux, la simplicité de leur vie, notre passé glorieux. Mais nos âmes étaient pareilles à un morceau d'éponge absorbant l'eau et vite emplies. Cette musique semblait le jeu d'un enfant dessinant avec son bâton sur le sable des arabesques entremêlées, entrelacées, répétées sans commencement ni fin, car elle n'avait rien à exprimer. L'étrange était que ces mélodies superficielles nous fendaient le cœur par leur diabolique puissance à engendrer la tristesse, à évoquer la souffrance et la douleur. Cette musique n'aurait pas été critiquable, si elle nous ouvrait en même temps les portes de l'espérance et de la joie, mais elle persistait dans la lamentation, elle insistait jusqu'à atteindre un degré de déchirement et d'effondrement, ressemblant à la femme que vous voyez se frapper le visage et se déchirer les

vêtements ou à l'homme qui s'enfonce dans un puits profond et obscur où l'a poussé un destin implacable, sans échappatoire possible, descente qu'on doit suivre docilement, tout effort d'opposition étant en pure perte!... Celui qui écoute cette musique ne peut exprimer son approbation que par des soupirs et des plaintes, et lorsqu'elle se mêle d'être gaie elle tombe alors dans le libertinage, la légèreté, la danse des singes. Il n'est pas surprenant que cette musique enfantine contamine même le violon, instrument musical réunissant tous les sons et qui est devenu entre les mains de nos musiciens une simple rababah à corde unique. Je compare ce violon à la femme honnête que le destin obligea à devenir publique.

Puis le jeune homme déclara :

— Cela suffit ! Écoutez maintenant quelque chose de nouveau.

Et il nous joua des mélodies qui ne comportaient pas de clowneries, de danses de singes ou des réminiscences de zar, et il ravit notre attention nous obligeant à l'écouter et à le suivre. Nous sentions une vague immense de bonheur emporter nos âmes, la terre depuis sa création jusqu'à sa fin nous semblait belle, dénuée d'hypocrisie et de mal, l'homme avait un autre but que ses besoins matériels et chacun de nous par l'effet de cette musique prit secrètement la résolution de devenir dès le lendemain plus pur de cœur, plus propre dans ses actes et ses paroles, plus tendre envers les siens et les hommes en général. Quand il eut terminé, le jeune homme nous regarda et dit, comme s'il avait oublié ce qu'il avait joué :

— Je vais vous confier un secret, je pars

bientôt pour la capitale. Là-bas je ferai mon chemin dans la vie comme bon me semble même si je dois souffrir la misère et la faim.

Puis il nous quitta, craignant la colère de son père si celui-ci ne le trouvait pas dans son lit à la pointe du jour. La taverne retomba dans le silence, il n'y restait qu'un petit groupe de personnes rêveur et silencieux. Le tavernier se tenait derrière le bar, fumant sa cigarette, nous entendions au plafond un pas léger, la flamme vacillante de la lampe rendait ses derniers souffles, l'un après l'autre tout le monde partit. J'étais cette nuit-là le dernier ; comme je passais devant le tavernier il m'arrêta en disant :

— Vous êtes étonnant ! Vous partagez le bonheur et le malheur des autres comme s'ils étaient les vôtres ; votre joie est ainsi décuplée mais vos souffrances sont plus aiguës aussi ; n'avez-vous pas vos propres joies et vos propres peines ?

Je lui ris au nez et répondis :

— Il n'est pas recommandé à un tavernier d'être plus saoul que ses clients ; vous n'êtes pas sérieux ! Il serait préférable de suivre l'exemple des propriétaires des bars étrangers de la capitale, à qui je voyais verser l'alcool aux malheureux, tandis qu'eux-même buvaient un verre de lait en s'esclaffant... A demain mon vieux et bonne nuit !

Je sortis, et, les étoiles du firmament, le frémissement des champs, la nuit vaincue et expirante me reçurent...

UN MOMENT DE REPIT

J'écris ces souvenirs entrecoupés, lentement, sans hâte. Je ne commence jamais un chapitre nouveau sans qu'un œil étranger n'ait lu chaque mot de ce qui précède. C'est à cette condition seulement que l'écrivain peut pénétrer à nouveau dans le milieu qu'il a quitté, maître de son style et puisant chacun de ces chapitres à la même source. Si le romancier, qui n'est qu'un homme, se laisse aller à l'humeur du moment ses écrits manqueront le but artistique qu'il visait, il sera tantôt dispos et ironique, tantôt morose et ennuyeux. Le lecteur critique se sentira évoluer sur une route inégale, partie praticable et facile, partie pleine de crevasses.

Cet examen présente un autre avantage, il aide à capturer les expressions fausses. De caractère parasitaire, ces expressions s'infiltrèrent dans le récit, comme par jalousie, faisant croire qu'elles expriment au mieux le sens voulu, alors qu'elles le polluent, rendant le sérieux plaisant et le plaisant lourd. L'écrivain les arrache, se libère de leur apparence trompeuse, il tend la main vers le mot juste qui se livre avec pudeur à celui qui, intègre et libre, veut rendre audible, le vague écho qui le hante.

L'écrivain peut ainsi découvrir qu'il a élevé des banalités au rang de sagesse, qu'il a résumé un passage obscur dont le sens lui semblait très clair ou cité de nouvelles raisons à une preuve déjà démontrée. Il devient parfois la victime sans défense d'un mot qui l'attire spécialement et qu'il répète toutes les deux ou trois lignes. Il corrigera en se morigénant ces

impropriétés, en les remplaçant hélas, parfois, par d'autres mots aussi inexacts et défectueux.

Après avoir abordé ces réminiscences que je veux mener à bonne fin pour m'en délivrer et avoir rempli tous ces feuillets, je voudrais m'accorder un moment de répit. Une question se pose qui m'arrête : as-tu véritablement décrit ton village comme tu le désirais en premier lieu. Ton récit évolue surtout dans la marge et non dans le cœur du sujet, tu t'es contenté d'appuyer sur certains personnages en laissant les autres dans l'ombre, tu t'es surtout intéressé à la taverne du village et à ses habitués parce que tu comptais parmi eux. Ce sont des exceptions, des originaux que tu as décrits, sans liens, comme des photos d'album où se mêlent les étrangers et les parents ou comme ces miroirs déformants qu'on trouve aux parcs d'attractions, qui renvoient l'image multipliée d'un original unique. Ainsi, ta description des individus, malgré ton effort d'effacement a reflété ton image à toi, tu as mis dans leur bouche des propos que n'avancent pas d'habitude les gens de leur condition, tu as agi, les utilisant comme tes porte-paroles, en parasite et en orgueilleux.

Je me contente de sourire pour toute réponse à cet interrogatoire. Oui, j'ai peut-être fatigué le lecteur, les gens lisant aujourd'hui pour se distraire, mais si celui-ci m'accorde sa confiance il feuillera bientôt l'album avec un œil nouveau et verra la trame qui unit ses personnages. L'écrivain aime parfois cacher son jeu et garder en main une dernière carte dont il usera au moment opportun, quand il sentira la patience du lecteur à bout ou son intérêt porté au maximum. Dieu sait que je n'ai pas voulu

tromper le lecteur, mais le récit s'est livré à moi tel qu'il est ; si j'avais pu dire en deux pages ce que je veux, je l'aurais fait honnêtement et si j'avais trouvé un moyen plus efficace pour plaire au lecteur je n'aurais pas hésité : comment refuser un plaisir à celui dont on quête l'approbation ?

Je me suis limité à ces personnages originaux dont la vie agitée nous offre des leçons intéressantes. Sur cette terre, un rôle leur est attribué qui concentre sur eux les problèmes et les soucis de leurs semblables. Sous une apparence abusive, c'est justice que cette avant-garde reçoive la première le choc des bouleversements qui atteignent la société comme les bourgeons qui fleurissent au bout des branches, tenants du secret de l'arbre et dépositaires de sa vie nouvelle, sont les premiers à tomber sous les ciseaux nivélateurs.

Le reste des villageois est le sel de la terre, ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front, qui triment comme des bêtes du lever au coucher du soleil et s'exténuent au labeur quand dans d'autres pays les machines font le même travail avec une dépense moindre de peine et de temps. Encore s'ils arrivaient à gagner la nourriture et le repos qui leur sont nécessaires ! Malgré tout ils restent humbles, incertains quant à la compréhension de leur destin et des raisons de leurs malheurs. Ils s'interrogent depuis longtemps sur la fin des abus et le retour de la justice, la condamnation des excès et le règne de la paix. Mais ils demeurent tout de même patients, leur seule ambition est qu'on les laisse à eux-mêmes, à leurs femmes et leurs enfants, leurs bêtes et leur misère, leur foi et

leurs superstitions. Tout changement est infime comparé à leur long passé de souffrances et leur meilleure armure est celle que porte celui qui s'est soumis aux événements et qui a compris enfin la fatalité du destin. S'ils proclament « c'est l'intention qui compte » ils sous-entendent « la fin justifie les moyens » et si vous ne voyez pas souvent leurs visages souriants c'est qu'ils se moquent secrètement de l'orateur et du pitre, du prédicateur et du farceur... « Dieu y pourvoiera ! »

Yéhia Hakki

traduction française
de Fouad Saad

Le Zolm dans le Coran d'après le Docteur Kamel Hussein

L'islam a beaucoup insisté sur la responsabilité individuelle de l'homme qui est seul en face de Dieu. Le Coran a dit à plusieurs reprises que Dieu ne fait pas tort à l'homme lorsqu'il le châtie pour son péché, soit en détruisant les cités qui ont désobéi aux prophètes (C. XI/101 ; XXIX/40 ; IX/70) soit en punissant le pécheur par l'enfer (XLIII/76). Ce n'est pas Dieu qui fait tort à l'homme, c'est l'homme qui se fait tort à lui-même (*zalama nafsah*).

Quel est ce tort ? Plusieurs interprétations en ont été données. Certains, comme Râzî (1) ont simplement constaté le fait du châtiment et ont semblé dire qu'il s'agissait là pour l'âme de se nuire à elle-même en méritant le châtiment suprême. Les mystiques, par contre, ont combattu ceux qui, pour pousser les croyants à bien agir, insistent trop sur les récompenses du ciel ou les châtiments de l'enfer. Ils ont demandé que l'on suive Dieu pour Lui seul et non pas pour les sanctions de l'au-delà.

(1) Râzî, *Tafsir al-Qor'ân*, sur VII/160 ; Le Caire, 1938, t. XV, p. 34.

« وما ظلمونا ولكن كانوا أنفسهم يظلمون » وذلك أن المكلف إذا أقدم على المعصية فهو ما أضر إلا نفسه حيث سعى في صيرورة نفسه مستحقة للعتاب العظيم .

Une autre interprétation de ce tort que l'homme se fait à lui-même (*zolm al-nafs*) vient d'être soutenu devant l'Académie de la langue arabe du Caire par le docteur Kamel Hussein, l'auteur de *Qaryat zâlima* (2). Le docteur renouvelle la condamnation, déjà portée par les mystiques, des motifs mercenaires de l'effort moral. Mais il l'appuie directement sur l'expression coranique *zolm al-nafs*. Aussi nous a-t-il semblé intéressant de résumer sa communication à l'Académie. Elle soutient une position quelque peu en marge de l'exégèse traditionnelle, mais semble répondre à certaines exigences de la conscience moderne.

Le terme *zolm* et ses dérivés, constate d'abord le docteur Kâmel Hussein, se rencontre 289 fois dans le Coran. Les lexicographes en ont proposé la définition suivante « placer quelque chose ailleurs qu'en son lieu » (*wad' al-shay' fî ghayri mawdi'ihî*). Cette définition est obscure et imprécise. Elle oblige les commentateurs à se réfugier pour certains passages dans des interprétations comme celle qui veut identifier *zolm* et *shirk*. Le docteur K. Hussein se propose de fournir à ce concept important de la pensée musulmane, une définition plus précise et couvrant tous les emplois du mot.

Pour cela, on peut, négligeant le sens concret du terme (1 fois dans le Coran : C. XVIII/33) s'attacher tout de suite aux emplois du mot concernant des êtres doués de raison. Dans ce cas, le *Lisân al-'arab* le définit ainsi : « une injustice (*jawr*) ; une transgression (*mojâwazat al-hadd*) ; le contraire de justice (*'adl*). » Ce sens pour le docteur K. Hussein est le seul que connaisse le Coran, qu'il

(2) Cf. M.I.D.E.O. No. 2, p. 71 ssq.

s'agisse des emplois où le *zolm* s'exerce contre un tiers, ou bien contre le sujet lui-même, ou bien encore de ceux où la racine est utilisée sans complément.

Dans le premier cas, c'est-à-dire celui où le mot *zolm* est employé transitivement à propos d'un tiers (53 fois), il apparaît immédiatement qu'il signifie toujours « injustice ». Ceci est vrai, que le nom de ce tiers soit exprimé (par ex. C. IV/49 ; XLI/46) ou non exprimé, mais suggéré par le contexte (par ex.: « ô vous qui croyez, faites abandon de vos créances... si vous revenez [de votre erreur] il vous restera vos capitaux sans que vous ne soyez injustes [envers personne] et sans être victimes d'injustice » C. 11/278 - 279 ; cf. XII/79).

Les commentateurs ont cru voir une exception dans le verset suivant appliqué à deux reprises aux fils d'Israël : « ils ne nous ont pas fait tort, mais se sont fait tort à eux-mêmes » (C. 11/57). Il leur paraissait en effet impossible que l'on puisse prétendre faire tort à Dieu. C'est pourtant bien le sens du passage. Les fils d'Israël pensaient avoir une créance sur Dieu, après être sorti d'Égypte conformément à son ordre. Au désert, ils ne trouvent pas tout de suite la récompense escomptée et se révoltent contre Dieu, pensant lui faire tort pour se venger de leur déception. *Zolm* a donc ici aussi son sens d'injustice.

Dans la seconde série d'emplois de la racine avec un complément (*zolm al-nafs* ; 29 fois dans le Coran) le sens est le même : l'injustice, mais cette fois-ci envers soi-même. On commentera plus loin la portée de cette expression.

La troisième série d'emplois, la plus nombreuse, concerne les cas où la racine est employée absolument, sans complément. Le docteur Kamel Hus-

sein pense qu'ils ont le même sens que dans la seconde série : « se faire tort à soi-même » bien que le complément ne soit pas exprimé. C'est ce que prouve d'abord l'expression fréquemment mise dans la bouche de Dieu par le Coran : « nous ne leur avons pas fait tort, ce sont eux qui se sont fait tort à eux-mêmes ». En effet, dans cette phrase, le complément « à eux-mêmes » est parfois exprimé (par ex. C. XVI/118) mais parfois sous-entendu (par ex. C. XLIII/76) sans que le contexte n'amène à modifier le sens. C'est ce que prouve aussi la prière de Moïse déclarant : « Seigneur, délivre-moi des injustes » (C. XXVIII/21). Il vient de tuer un Égyptien. Si les compatriotes de ce dernier tuent Moïse, ils ne sont pas injustes à son égard, donc c'est envers eux-mêmes qu'ils le sont.

L'identité de signification de l'emploi absolu du mot *zolm* avec son emploi dans l'expression « *zolm al-nafs* », apparaît encore si l'on compare les sortes de péchés auxquelles ces deux séries d'emplois sont liées. On retrouve dans les deux cas les péchés d'associationisme, de désobéissance, d'immoralité, d'infidélité devant les signes de Dieu (avec complément C. VII/177 ; sans complément C. II/92), d'idolâtrie pour les israélites adorant le veau d'or (avec complément C. II/54 ; sans complément C. II/92), de transgression des lois divines (avec complément C. LXV/1 ; sans complément C. II/229) etc...

Quant à la définition « placer une chose ailleurs qu'en son lieu » (*wad' al-shay' fî ghayri mawdi'ihî*), elle ne saurait convenir dans beaucoup de cas où il ne peut s'agir d'un délit sans importance, comme d'avoir « placé une chose ailleurs qu'en son lieu ». C'est ce que montrent par exemple les versets contenant des menaces, ou bien d'autres

passages comme ceux-ci : « pas d'auxiliaires pour les injustes ! » (C. II/270) ; « Qui donc est plus injuste que celui qui forge contre Dieu un mensonge ? » (C. XVIII/15) etc...

A l'inverse on ne peut se réfugier dans une interprétation de *zolm* par « associationisme » (*shirk*), car d'autres textes montrent qu'il ne s'agit pas d'une faute aussi grave (par exemple le *zolm* est puni par l'interdiction de certaines nourritures en C. IV/160, ce qui n'est évidemment pas la punition réservée au *Shirk*. D'ailleurs certains textes distinguent nettement les incroyants des injustes (C. IV/168 ; cf. C. V/39 ; II/270 ; VI/82).

Dans les trois séries d'emplois envisagées, le sens du mot *zolm* est donc toujours injustice (*jawr*).

Reste à dégager le sens de l'expression *zolm al-nafs*, « être injuste envers soi-même ». Le docteur K. Hussein y voit une expression purement islamique. Il semble, poursuit-il, qu'elle ne se trouve, ni dans les autres religions, ni dans les autres livres révélés. Elle s'emploie dans le Coran pour ce qui est violation de la loi divine (associationisme, désobéissance à Dieu, immoralité etc...). « Cette expression musulmane est l'indice d'une morale qui dépasse de beaucoup toutes les autres morales, religieuses ou philosophiques. » La plupart des religions, en effet, appuient leur appel à faire le bien ou à éviter le mal, sur le désir du paradis et la peur de l'enfer. Ceci n'empêche pas les hommes de pécher. Ces mobiles leur apparaissent comme trop lointains et trop faibles lorsque le Bien est difficile ou le Mal immédiatement profitable. Dans certaines religions, la crainte de l'enfer finit par obséder le croyant. Il en vient même parfois à avoir peur

de la vie, comme c'est le cas pour ceux qui croient à la métempsychose.

D'autres ont pensé qu'il serait immédiatement utile d'observer la loi divine. La prière serait un exercice physiquement épanouissant et le jeûne utile au corps. On est au plus bas degré des attitudes religieuses. Quant aux philosophes, ils ont fondé leurs morales sur le bonheur, sur la joie ou sur l'ordre social. Mais l'influence de tels motifs sur la vie morale pratique est très faible, et, en tout cas, très inférieure à celle des motifs religieux.

« Or la position musulmane que révèle l'expression *zolm al-nafs*, « injustice envers soi-même », est beaucoup plus féconde. Elle ne fonde pas la vie vertueuse sur l'espoir d'une récompense et ne base pas l'effort pour éviter le mal sur la crainte d'une punition. Elle n'interdit pas le mal comme nuisible à l'ordre ou à la société. Mais elle ajoute à cela un appel plus puissant et une barrière plus forte. Elle entraîne au bien parce que celui qui commet une faute, commet une injustice envers lui-même et il ne convient à personne d'être injuste envers soi-même, sauf en cas d'idiotie ou de folie. Cette conception suppose également que la pensée musulmane ne considère pas l'âme humaine comme naturellement mauvaise. Autrement, c'est-à-dire si la perversion venait de l'âme elle-même, on ne pourrait pas considérer les infractions à la loi divine comme une injustice commise contre l'âme elle-même. »

Sur ce point la position musulmane diffère de celle des chrétiens. Pour eux le péché est enraciné dans la nature depuis la faute d'Adam et il n'y a de salut que par le Christ qui nous en rachète. C'est ce qui a donné sa force à leur sentiment du poids du premier péché. C'est comme s'il était admis

pour eux que l'âme est pour toujours soumise à Satan et que seul l'humiliation et la souffrance pourront l'en libérer. Les musulmans croient bien que le péché d'Adam a chassé l'humanité du paradis. Mais malgré cela l'âme humaine est pour eux fondamentalement bonne. Celui qui commet une faute est injuste envers elle, il lui fait tort. Si la nature humaine était mauvaise, on ne dirait pas de celui qui a péché qu'il a été injuste envers son âme (*zalama nafsah*). Et ceci nonobstant l'expression de la sourate Joseph : « l'âme est certes instigatrice du mal » (C. XII/53), car le contexte montre qu'il s'agit alors des passions de l'âme.

La communication du docteur Kamel Hussein fut suivie de quelques remarques des assistants. Outre les remerciements de tous les auditeurs, il faut signaler diverses interventions.

D'abord celle du Sheikh Mohamed 'Alî al-Naggâr qui précise que l'injustice à l'égard d'un tiers est en même temps une injustice envers soi-même.

Le docteur 'Abd al-Wahâb 'Azzâm souligne l'importance du sens premier concret pour comprendre toute racine. L'évolution des mots se fait à partir de ce sens. Il ne faudra pas contraindre un terme à s'enfermer dans une seule signification. C'est le contexte qui détermine le sens précis. Ceci est vrai pour la racine *zalama* dont le sens premier concret nous est conservé dans le verset signalé par le docteur K. Hussein : « les deux jardins donnèrent leurs fruits et ne lésèrent (*zalama*) en rien leurs maîtres (C. XVIII/33).

Le Sheikh Mahmûd Shaltût reprend la définition habituelle de *zolm* « placer quelque chose ail-

leurs qu'en son lieu » (*Wad' al-shay' fi ghayr mawdi'ihî*) et en constate la propriété dans des cas comme celui-ci qui vient d'un hadith : « l'ablution rituelle doit se faire en se lavant trois fois les mains, et qui augmente ou diminue ce chiffre transgresse (*ta'addâ*) la loi et la viole (*zalama*) ». Le trop ou le trop peu sont du *zolm*. Ici il s'agit bien d'une déviation (*Inhirâf*) c'est-à-dire de « placer une chose ailleurs qu'en son lieu ». Et c'est ainsi que cette attitude est attribuée à l'homme. On dit : une âme injuste, c'est-à-dire une âme qui agit naturellement avec injustice, qui n'engendre que la déviation (*inhirâf*). Et tout ce qui est injustice dans le Coran revient à cela : l'*inhirâf* autrement dit « placer une chose ailleurs qu'en son lieu ». Quant à la compréhension du *zolm* comme une atteinte au bien du prochain, elle n'est le fait que de quelques lexicographes. La vraie signification de *zolm*, c'est la déviation (*inhirâf*).

Le professeur Mohammed Tawfiq Dayyâb critique la définition de *zolm* comme injustice et transgression. Car on peut aller au delà de la loi en bien. C'est le cas par exemple dans les œuvres pies surrogatoires. L'injustice (*jawr*) et le *zolm* sont des « manquements à une obligation ou à un devoir ».

Le professeur Zaki Mohandes remercie le docteur pour les enseignements précieux que l'on peut retirer de son étude au point de vue méthodologique et pense que les deux définitions « placer une chose ailleurs qu'en son lieu » et « injustice, déviation » sont au fond identiques. Il est essentiel à l'injustice d'être un acte qui ne traite pas une chose comme elle doit l'être. C'est d'ailleurs la définition de Platon dans la République.

Enfin le Sheikh Ibrahim Hamrûsh souligne que les définitions ne doivent pas être considérées

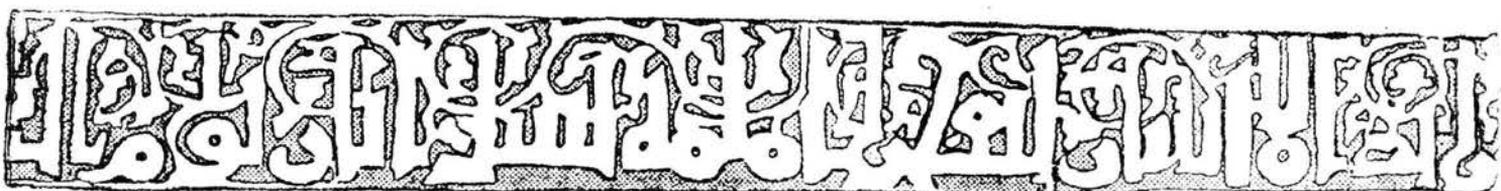
avec la rigidité d'une règle logique. Il fait ensuite accepter à l'unanimité le transfert de l'étude du docteur Kâmal Hussein à la commission du vocabulaire coranique.

Nous faisons suivre ce résumé de la communication du docteur Kâmal Hussein et des interventions qui l'ont suivie, par quelques précisions sur la position de la Bible relativement au problème soulevé. Le docteur ne nous y a-t-il pas lui-même invité en évoquant l'attitude des autres traditions religieuses à propos des motifs de l'effort moral ? Il a en effet déclaré que « la plupart des religions basent leur exhortation au bien et leur interdiction du mal sur la peur de l'enfer. » Or si on ne peut nier que ce thème n'ait été, à certaines époques, fréquemment utilisé dans la prédication chrétienne, il ne joue qu'un rôle très restreint dans la Bible.

L'idée même d'une rétribution après la mort est totalement absente de l'Ancien Testament, avant la période grecque, et encore ne s'y trouve-t-elle sûrement que dans le livre de Daniel (XII/1-3) et dans deux livres deutéro-canoniques (Sag. III/1-9 ; V etc... ; 2 Mac. VII). On en voit seulement l'amorce dans quelques psaumes. Le psalmiste dont le souverain bonheur, dès cette terre est de se savoir dans l'amitié divine, acquiert la conviction que Dieu ne permettra pas la rupture de cette familiarité après la mort et le prendra avec Lui (Ps. XLIX/16 ; LXXIII/24), comme il le fit pour Hénoch et Elie. Ces cas mis à part l'effort moral n'est pas motivé dans l'Ancien Testament par le désir du ciel ou la crainte de l'enfer. Il est une conséquence de l'alliance que Dieu a conclue avec son peuple. Il est la condition nécessaire pour que Dieu répande ses bénédictions actuelles sur son peuple.

Dans le Nouveau Testament la perspective est complètement transformée. Le Christ évoque, certes à plusieurs reprises le bonheur des élus au royaume futur et les souffrances de la géhenne. Mais la crainte ne saurait être un motif d'action dans un cœur habité par l'amour de Dieu (I Jn. IV/17-18). Aussi l'appel à la vie vertueuse est-il fondé sur tout autre chose : il est une conséquence de la vie nouvelle donnée par Dieu au chrétien. Devenu fils du Père Céleste par son union au Christ, le chrétien doit désormais vivre d'une vie conforme à sa condition. Cette pensée qui est déjà celle du Sermon sur la montagne (Aimez vos ennemis afin de vous montrer les fils de votre Père Céleste... Soyez parfaits, comme votre Père Céleste est parfait ! Mt V/44-48) se déploie pleinement dans les épîtres pauliniennes et johanniques (Rom. VI ; I Cor. VI/15 ; Eph. IV/25...). Cette vie nouvelle de Fils de Dieu est ce qu'il y a de plus précieux en l'homme. Aussi est-ce par rapport à elle et non par rapport à sa nature proprement humaine que le Nouveau Testament juge du tort que le péché fait à l'homme (I Jn. III/15 ; IV/17). Si le chrétien a un plus vif sentiment de son péché, c'est par référence à la grandeur de la grâce qui lui fut faite. Le ciel, enfin, loin d'être une récompense lointaine, n'est que l'épanouissement et la manifestation d'une grâce reçue dès ici-bas (I Jn. III/1-2).

H. Teissier



CINEMA

L'Administration des Arts du Ministère de l'Orientalisation Nationale a eu l'intéressante initiative d'organiser des semaines — festivals de films étrangers au Caire, en échange desquels des représentations semblables de films égyptiens se tiendront dans les pays intéressés. Le premier de ces festivals, dans le cadre de l'accord culturel égypto-russe, signé par M^{tre} Fathy Radouan a été consacré aux films soviétiques.

Les sept films présentés au cours de cette semaine, *Les Sœurs*, *La Garnison Immortelle*, *Othello*, *La Grande Famille*, *Un été extraordinaire*, *Le Don Paisible* (en deux parties), donnaient une bonne idée du cinéma soviétique d'aujourd'hui. Tous ces films, sauf *la Garnison Immortelle* sont en couleurs et *Les Sœurs*, dont c'était la première mondiale, est tourné en cinémascope. Ce qui caractérise plusieurs de ces films, quatre sur sept, c'est d'être l'adaptation cinématographique de romans célèbres. *Les Sœurs*, sont tirées du livre d'Alexis Tolstoï, *Le Chemin du Calvaire*, *Un été extraordinaire* et *le Don Paisible* des romans du même nom par Constantin Fedine et Mikhaïl Cholokhov. Toutes ces œuvres retracent à travers l'histoire d'une famille la

LES ARTS — LA MUSIQUE

grande épopée vécue par la Russie entre 1910 et 1920. La vie d'autrefois, puis la guerre de 1914, enfin la révolution et la guerre civile. Tous ces livres ont aussi pour caractéristique d'être des romans-fleuves, ce qui a obligé les metteurs en scène à les découper en plusieurs parties. C'est ainsi que *Les Sœurs* ne sont que la première partie de l'œuvre de Tolstoï ; *l'Été extraordinaire* que nous avons vu représente la seconde partie du livre de Fédine, et l'on attend une troisième ; enfin le *Don Paisible* passait en deux parties, la troisième devant être terminée par Gérassimov d'ici un mois à Moscou.

D'ailleurs, même lorsqu'il s'agit d'œuvres de dimension modeste, l'adaptation d'un bon roman au cinéma pose d'innombrables problèmes qu'on a souvent évoqués. Il s'agit de passer d'un langage artistique à un autre totalement différent et peut-être hétérogène. Sans même parler du style de l'écrivain, qui est nécessairement perdu parce que le livre est complètement découpé par le metteur en scène, le rythme de l'action, la manière d'amener les scènes cruciales, la façon d'étudier la psychologie des personnages, tout exige une *réinvention* dans le langage d'un art différent qui a son style propre, ses exigences formelles, son rythme. Ce qui est un bel effet littéraire, fidèlement rendu au cinéma ne devient pas automatiquement un bon effet cinématographique, bien au contraire, presque toujours. Pour qu'une adaptation soit vraiment valable, il faudrait donc une rencontre exceptionnelle entre le metteur en scène et l'auteur, qui permette au premier de recréer une œuvre entièrement nouvelle dans la stylistique et la rythmique de son art. Lorsque le roman est, de plus, un roman fleuve, la difficulté devient presque insurmontable, car le *temps* du lecteur de roman n'a rien à voir avec le

temps du spectateur de salle obscure. Il s'agit là, je le crains bien, de deux durées hétérogènes, ce qui rend le problème des rythmes presque insolubles. On l'a bien vu avec le film américain *Guerre et Paix* qui, pourtant, imposait un spectacle de trois heures d'un seul tenant. Non seulement le sens philosophique de l'œuvre de Tolstoï n'y était pas, ni les proportions de la fresque historique, ni la psychologie profonde des personnages, ni le sentiment du temps (Natacha n'a pas mûri vers la fin et ne joue pas autrement qu'au début), ni le rythme, le style, ni la facture... Car, bien entendu, *Guerre et Paix* de Tolstoï, ce n'est pas l'histoire d'un amour entre un prince et une jeune fille avec l'intervention de divers personnages et qui se passe en Russie à l'époque des guerres napoléoniennes. Vingt auteurs ont écrit ou pourraient écrire des romans répondant à cette définition et le film en est un, si j'ose dire, car il n'a rien de Tolstoï et rien de cinématographique — (sauf la charge de la cavalerie contre les batteries russes à Borodino, avec pendant quelques secondes le sentiment saisissant du vide mortel qui se rétrécit). En somme un film ne doit pas être une tentative *d'illustration animée* du roman, parce que précisément, en essayant de l'être il le trahit automatiquement, car les exigences du langage et du style de l'écran sont différentes. Inversément, c'est en transposant complètement l'œuvre dans la perspective du cinéma, avec les conventions et les effets propres au film que le metteur en scène en réussira précisément une illustration fidèle.

Ces exigences, bien entendu, ne s'appliquent qu'au cinéma en tant qu'art pur. Le succès commercial de *Guerre et Paix*, le plus grand connu en

Egypte, prouve que le public aime retrouver les images d'Epinal.

Les adaptations soviétique tombent évidemment dans une certaine mesure, sous le coup des mêmes critiques d'ordre général. Certes, l'atmosphère est infiniment plus authentique que dans *Guerre et Paix*, les acteurs sont dans l'ensemble plus convaincants et il y a des mouvements de foule ou des scènes isolées qui sont du vrai cinéma. L'ensemble qui est d'une belle tenue, reste cependant académique (exceptons, dans *Un été extraordinaire* de Bassov, la séquence où Dibitch est tué, plus précisément l'image des blés qui, on ne sait pourquoi, ont l'air sinistre et le coup de fouet de l'arbrisseau se redressant contre le ciel après la chute du corps ; voilà un effet de cinéma pur !) Le *Don Paisible* est d'une tout autre venue. Ici le metteur en scène, Guerassimov, sans recourir à des effets de cinéma pur, est cependant parvenu par le rythme rapide de l'action, par l'excellence des angles et du cadrage, par la qualité soutenue de la photo et surtout par le jeu exceptionnel de deux acteurs, Glebov, dans le rôle de Grigory et Bistritskaya dans celui d'Aksinia, à rendre parfaitement l'atmosphère si puissante, primitive et pourtant profondément humaine du livre. La seconde partie parvient à faire sentir avec une intensité exceptionnelle ce plongeon vers l'anarchie totale, vers le néant qu'a provoqué à un moment donné la lutte fratricide impitoyable de la guerre civile au sein de chaque village. Du moins est-ce ainsi que les événements apparaissent à Grigory, dont l'âme est plongée dans le désarroi.

Othello, déjà primé à Cannes, est une parfaite réussite de l'adaptation d'une pièce de théâtre, — qui pose de tout autres problèmes, réussite bien plus

facile en un sens et plus difficile en un autre. Plus facile, parce que l'auteur a lui-même écrit pour un spectateur enfermé dans une salle pendant deux heures. La durée intime de la pièce de théâtre et du film sont à peu près les mêmes. Mais elle est plus difficile aussi, à cause précisément de cette tentation d'adapter directement la pièce, ce qui ne donnerait que du théâtre filmé. Or l'esthétique du théâtre s'oppose à celle du cinéma comme l'oreille est opposée à l'œil. Car l'auteur écrit, au théâtre, pour des *auditeurs* plutôt que pour des *spectateurs*. Le langage, et non l'image, est son moyen d'expression essentiel. Au cinéma, il s'agit d'inverser le rapport et de faire en sorte que le déroulement de l'action en images prenne le pas sur le dialogue. C'est ce que Serge Youtkévitch a réussi à faire dans cet *Othello*, grâce à la mobilité de la caméra, à l'importance attribuée à la couleur, grâce à une mise en scène grandiose mais d'un goût parfait, qui nous fait croire que nous sommes au XVe siècle dans la république de Venise. Les paysages rappellent réellement Chypre, les trouvailles cinématographiques ou picturales abondent, — notamment la scène où Iago dépose le soupçon dans l'esprit d'Othello, au milieu des filets de pêcheurs, puis lorsqu'il le torture de doutes jusqu'au seuil des vagues, l'image d'Othello montant avec Desdémone par l'escalier extérieur, celle où on le retrouve agenouillé devant son corps sur la terrasse. Le jeu de S. Bondartchouk dans le rôle d'Othello est réellement exceptionnel. A Popov, dans Iago est également excellent. Les autres acteurs sont plus conventionnels.

La Garnison immortelle est un chef-d'œuvre du genre. Nous n'avons jamais vu un film de guerre exécuté avec une telle sobriété et atteignant une

intensité presque insoutenable avec une telle économie de moyens. Filmé en noir et blanc, c'est du vrai cinéma qui nous force à regarder notre temps bien en face, car l'histoire en est rigoureusement authentique. A son propos on pourrait soulever la question du cinéma en couleur et en noir. Il est incontestable que la photo en noir permet des effets plus sûrs, et laisse une plus grande possibilité de stylisation, donc une plus grande latitude d'abstraction, que la photo en couleur. Dans un film en noir c'est l'opérateur qui joue ainsi un rôle d'artiste véritable. Dans le film en couleur, si l'on se contente de prendre la réalité comme elle vient, les possibilités artistiques sont considérablement diminuées. Par contre, si la couleur est traitée pour elle-même comme un élément qui a sa logique propre, destiné à donner au film, tout comme l'accompagnement musical, une tonalité et une dimension supplémentaires, toute latitude est alors laissée à l'artiste pour faire œuvre personnelle. Seulement l'artiste ne sera plus le photographe mais le metteur en scène. C'est un peu comme au théâtre où celui-ci commande à un peintre des costumes et des décors dont les couleurs et les formes sont étudiées pour aller ensemble et avec le sujet. Dans le film, le metteur en scène possède seulement des moyens infiniment plus vastes et variés. *Othello* est, précisément, un exemple de ce genre de film en couleur où celle-ci est un élément dominant du film, étudié et développé pour lui-même. Et c'est évidemment une pièce de théâtre où ce genre de préoccupation est le résultat d'une longue tradition. On peut citer encore *Moulin Rouge* (Toulouse Lautrec), la *Vie de Vincent Van Gogh*, le *Carrosse d'Or*. Mais le film habituel aux couleurs « naturelles », c'est-à-dire quelconques, dans le double sens du terme, assem-

blées au hasard de la « réalité », appauvrit certainement la valeur artistique du cinéma. Il y a aussi une question d'adaptation au sujet. Un film de guerre comme celui-ci exigeait la grisaille du noir et blanc. Les acteurs jouent si naturellement qu'on ne les remarque pas et que l'ensemble du film laisse une forte impression globale.

La Grande Famille est une agréable comédie sur les mœurs qui se sont formées dans la vie nouvelle de l'Union Soviétique. A ce titre ce film est très instructif. Bien joué, rapide, il rappelle des productions américaines équivalentes, par son humour comme par la solidité de sa technique.

Ajoutons qu'en avant-programme nous avons pu voir au cours de cette semaine, une belle sélection de documentaires et de dessins animés dont plusieurs sont de petits chefs-d'œuvres, notamment celui consacré au maïs.

Certes, ce festival ne nous a pas révélé un nouvel Eisenstein ni fulguré par des traits de génie, si l'on excepte peut-être la *Garnison Immortelle*. Mais il a démontré une solidité constante de la technique, un sens souvent profond du classicisme au cinéma — dans *Othello*, comme dans le *Don Paisible* — qui s'affadit parfois en académisme, et il nous a révélé quatre acteurs hors de pair en Glebov, Bondartchouk, Popov et Bistritskaya. Enfin malgré les difficultés que présente l'adaptation des œuvres des grands romanciers, il faut reconnaître qu'elles laissent derrière elle un souffle d'épopée.

Le festival du cinéma espagnol.

Certes, on ne saurait comparer le cinéma espagnol au soviétique. La qualité générale de l'inter-

prétation, de la mise en scène, de la photo, sont de plusieurs degrés en dessous. On n'est pas non plus plongé dans l'histoire de notre temps, avec ses grandeurs et ses cruautés. Evidemment, le cinéma espagnol n'a pas répété les réussites de *La mort d'un cycliste* et de *Marcellino, pan e vino*. On était loin ici du talent de Bardem. Cependant deux films méritent d'être mis à part : *Faustina* et surtout *Un Ange frôla Brooklyn*. Ce qui intéresse dans ces deux productions, c'est la tendance bien espagnole, semble-t-il, du miraculeux ou du merveilleux, acceptés avec beaucoup de sang-froid comme une donnée naturelle. C'était déjà le cas, mais sur un plan très différent, dans *Marcellino, pan e vino*. *Faustina* n'est qu'une comédie légère et une satire de la femme qui rappelle les thèmes de Bernard Shaw dans *Man and Superman*. Cependant elle est bien amenée, il y a plusieurs « idées cinématographiques », des gags assez originaux et le film est excellentement joué par l'acteur incarnant l'apprenti démon. Dommage que des lenteurs et des scènes assez conventionnelles en diminuent la qualité.

On ne saurait dénier l'originalité à *Un Ange frôla Brooklyn* où Peter Ustinov fait une création d'une puissance et d'une sobriété saisissantes. Le petit Pablito Calvo, s'il est moins expressif que dans le rôle de Marcellino réussit cependant à rendre tangible le sentiment vrai de cette amitié qui le lie au chien errant, amitié qui va permettre à ce dernier, un homme sans cœur transformé en bête, de redevenir homme et homme bon. Le metteur en scène a réussi la gageure de nous faire accepter le merveilleux des contes de fées comme tout naturel dans la grisaille quotidienne de la grande ville, et s'il marche tout le temps sur la corde raide entre le ridicule et le niais, il gagne à tous coups, sans

une fausse note et sans effort apparent. C'est une œuvre à retenir et qui est bien du pays de Cervantès.

Les autres films du festival sont d'honnêtes productions qui tiennent le milieu entre le style américain et le style italien et dont plusieurs, *Saeta*, avec l'exceptionnel enfant **Joselito Jimenez**, qui chante et joue admirablement, et *La guerre comença à Cuba*, fine comédie bien interprétée par Emma Panella, sont d'incontestables réussites commerciales.

*
**

Ces échanges culturels sont à encourager. On aimerait assister à une semaine du film japonais, indien, chinois, scandinave. En quelques jours, ces festivals permettent de se faire une idée d'ensemble de la production d'un pays, de mieux saisir ses caractères nationaux ou leur absence, ses qualités et ses défauts, que lorsqu'on voit au hasard une production isolée. Et n'oublions pas que la même possibilité est offerte aux films égyptiens à l'étranger. Le Ministère de l'Oriental National, sous l'égide d'un ministre éclairé, a fait là œuvre vraiment utile.

Alexandre Papadopoulos